



Patronato de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

La presente colección bibliográfica digital está sujeta a la legislación española sobre propiedad intelectual.

De acuerdo con lo establecido en la legislación vigente su utilización será exclusivamente con fines de estudio e investigación científica; en consecuencia, no podrán ser objeto de utilización colectiva ni lucrativa ni ser depositadas en centros públicos que las destinen a otros fines.

En las citas o referencias a los fondos incluidos en la investigación deberá mencionarse que los mismos proceden de la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife y, además, hacer mención expresa del enlace permanente en Internet.

El investigador que utilice los citados fondos está obligado a hacer donación de un ejemplar a la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife del estudio o trabajo de investigación realizado.

This bibliographic digital collection is subject to Spanish intellectual property Law. In accordance with current legislation, its use is solely for purposes of study and scientific research. Collective use, profit, and deposit of the materials in public centers intended for non-academic or study purposes is expressly prohibited.

Excerpts and references should be cited as being from the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife, and a stable URL should be included in the citation.

We kindly request that a copy of any publications resulting from said research be donated to the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife for the use of future students and researchers.

***Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife
C / Real de la Alhambra S/N . Edificio Nuevos Museos
18009 GRANADA (ESPAÑA)***

+ 34 958 02 79 45

biblioteca.pag@juntadeandalucia.es

CHARLES - QUINT - M. GACHARD - TOME I.

A-2

4

7

B.P.A.G.



P.C. S. de la Alhambra y Generalife
CONSEJO DE CULTURA

2

BIBLIOTECA DE
LA ALHAMBRA

Est. A-2

Tabl. 4

N.º 7



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

MM. le Baron DE GERLACHE, président ;
GACHARD ; secrétaire-trésorier ;

le chanoine DE RAM ;

le chanoine DE SMET ;

DU MORTIER ;

BORMANS ;

BORNET.

C. Monumental de la Alhambra y Generalife

CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCÍA

RETRAITE ET MORT

DE CHARLES-QUINT



AU MONASTÈRE DE YUSTE.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCIA

RETRAITE ET MORT

DE

CHARLES-QUINT

AU MONASTÈRE DE YUSTE.

LETTRES INÉDITES

PUBLIÉES

D'APRÈS LES ORIGINAUX CONSERVÉS DANS LES ARCHIVES ROYALES DE SIMANCAS ;

PAR

M. GACHARD,

Archiviste général du Royaume, membre de l'Académie et de la Commission royale
d'histoire; de l'Académie impériale des sciences de Vienne,
de l'Académie royale d'histoire de Madrid, etc., etc.

TOME I^{er}.

BRUXELLES,

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE.

1854.

Donativo del Sr. Cónde de
Romanos á la Biblioteca
de la Alhámbr.

B. C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERIA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCIA

NOTE EXPLICATIVE

DU

PLAN DU MONASTÈRE DE YUSTE.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalitat
CONSEJERÍA DE CULTURA

Le plan que nous donnons ici, et que M. le brigadier au corps royal des ingénieurs d'Espagne, D. José Aparici y Garcia, a eu la bonté de faire copier avec le plus grand soin, sur l'original, par un des officiers sous ses ordres, fut envoyé à Charles-Quint, le 9 août 1534, par fray Juan de Ortega, qui avait été prieur du monastère de Yuste, et qui était alors général des hiéronymites. Ce plan et la lettre d'envoi sont conservés aux archives de Simancas, *Papeles de Estado, Castilla*, liasse 109.

Les travaux pour la construction des bâtiments qui devaient servir à la demeure de l'Empereur avaient été commencés, à Yuste, à la fin du mois de mai 1534, sous la direction de fray Juan de Ortega, et la surveillance spéciale de fray Melchor de Pié de Concha. On comprend qu'ils ne pouvaient être qu'assez peu avancés au mois d'août suivant; et toutefois, dès cette époque, Charles-Quint songeait à abdiquer; il voulait aller passer en Espagne l'hiver de 1534-1535.

Il avait fait écrire en ce sens à fray Juan de Ortega.

C'est pour satisfaire aux intentions de l'Empereur que le général de l'ordre de S.-Jérôme lui écrit la lettre ci-dessus mentionnée du 9 août 1534.

Nous traduisons cette lettre tout entière, parce qu'elle explique parfaitement à quelle occasion et dans quel but le plan fut dressé :

« Sacrée, Catholique et Impériale Majesté, j'ai envoyé au président du conseil royal de V. M. un paquet avec le plan du monastère de Saint-Jérôme de Yuste et

des bâtiments qui s'y construisent , pour qu'il le fit parvenir à V. M. Je disais , dans ma lettre , la satisfaction que j'avais eue de l'emplacement où cette construction s'élève , ainsi que des qualités de l'endroit. Je pense que ce paquet sera déjà parvenu à V. M. J'écrivis depuis que , comme les bâtiments ne seraient pas assez secs l'hiver , pour être habités , V. M. pourrait résider , en attendant , ou à Guadalupe , ou en une maison que le comte d'Oropesa possède à Jarandilla , à une lieue de Yuste. Je dis cela , parce qu'il me paraissait que le monde entier était peu de chose pour V. M. , et qu'à Saint-Jérôme de Yuste les bâtiments du monastère étaient trop mauvais et trop restreints , pour que V. M. trouvât à s'y loger. Depuis , j'ai réfléchi que , les pensées de V. M. étant tout humbles et uniquement dirigées vers Dieu , elle fera peu de cas de grands appartements. Dans le monastère , il y a un dortoir de novices , qui forme une pièce spacieuse entre les deux cloîtres ; en la distribuant de la manière indiquée au plan , on y fera une salle , une chambre à coucher et une garde-robe. Du lit , en abattant la muraille de l'église , du côté du nord , on pourra voir le grand autel. Pour l'habitation des serviteurs de V. M. , on prendrait les cellules également indiquées au plan , et qui touchent au dortoir. A la vérité , V. M. n'aurait pas le soleil dans son appartement ; mais elle l'aurait dans le corridor indiqué au midi , avec une très-belle vue. Déjà j'ai écrit que tout cela s'exécute. V. M. choisira ce que lui plaira le plus , et elle voudra bien me donner avis de sa venue , pour que j'aie lui baiser les mains , à son débarquement , et m'instruire de sa volonté. Dans la construction du bâtiment principal , on apporte toute la célérité possible..... De San Bartolomé , le 9 août 1554. »



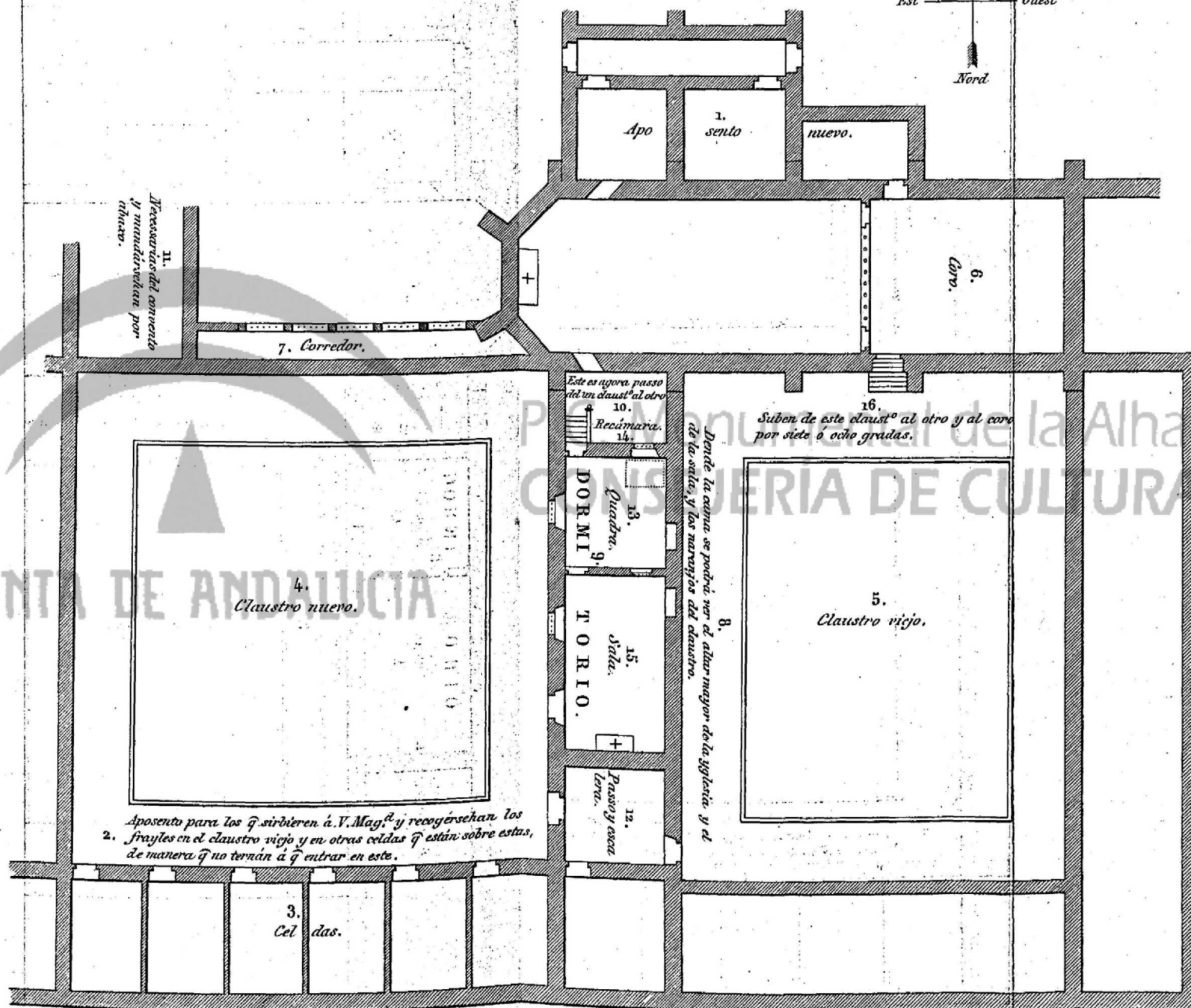
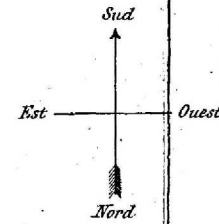
JUNTA DE ANDALUÍA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA



PLAN
du Monastère de Yuste.

Août 1554.




Traduction.

1. Aposento nuevo, habitation qui se construisait pour l'Empereur.
2. Aposento para los que sirvieren a V.M., etc. habitation pour les serviteurs de V.M., et les moines se retireront dans l'ancien cloître et dans les cellules situées au-dessus de celles-ci.
3. Celdas, cellules.
4. Claustro nuevo, nouveau cloître.
5. Claustro viejo, ancien cloître.
6. Coro, chœur de l'église.
7. Corredor, corridor.
8. Dende la cama se podrá ver el altar mayor de la yglesia y el de la sala, y los naranjos del claustro, de son lit, l'Empereur pourra voir le grand-autel de l'église, et celui de la salle, et les oranges du couvent.
9. Dormitorio, dortoir des novices.
10. Este es agora paso de un claustro al otro, ceci est maintenant le passage d'un cloître à l'autre.
11. Necesarias del convento, privés du couvent.
12. Paso y escalera, passage et escalier.
13. Quadra, chambre à coucher pour l'Empereur.
14. Recámara, garde-robe.
15. Sala, salle ou salon pour l'Empereur.
16. Suben de este claustro al otro y al coro por siete ó ocho gradas, de ce cloître on monte à l'autre et au chœur par sept ou huit marches.

PRÉFACE.

I.
P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA



En 1841, un diplomate belge qui avait résidé à la cour de Madrid, vint m'entretenir d'un manuscrit qu'une personne établie dans cette capitale désirait vendre à notre gouvernement. Ce manuscrit portait pour titre : *Retiro, estancia y muerte del emperador Carlos Quinto en el monasterio de Yuste : relacion histórica documentada* (1); il était l'ouvrage de don Tomás Gonzalez, chanoine de Plasencia et auditeur de la nonciature apostolique, connu déjà par un tra-

(1) *Retraite, séjour et mort de Charles-Quint au monastère de Yuste : relation historique appuyée sur les documents.*

vail intéressant sur les relations de Philippe II avec la reine Élisabeth d'Angleterre (1).

D. Tomás Gonzalez fut choisi par Ferdinand VII, en 1815, comme je l'ai dit ailleurs, pour remédier à la confusion que les Français, pendant qu'ils occupaient la province de Valladolid, à l'époque de la guerre d'Espagne, avaient introduite dans les archives royales de Simancas (2). Il profita de cette mission, pour se livrer à des investigations historiques dans le précieux dépôt qui lui était ouvert, et le manuscrit dont je viens de parler était un des fruits de ses recherches.

Après sa mort, arrivée à Madrid le 16 mars 1835, ce manuscrit passa à son frère, D. Manuel Gonzalez, qui, depuis 1825, était à la tête des archives de Simancas, et qui conserva ces fonctions jusqu'en 1836 : c'était D. Manuel Gonzalez qui avait fait à notre représentant en Espagne la proposition de le céder au gouvernement belge.

Pour faire juger de l'importance de l'ouvrage, il lui en avait communiqué la préface.

« Ayant été chargé, disait D. Tomás Gonzalez dans

(1) *Apuntamientos para la historia del rey don Felipe II de España, por lo tocante á sus relaciones con la reina Isabel de Inglaterra, desde el año de 1558 hasta el de 1576; formados con presencia de la correspondencia diplomática original de dicha época, dans le tome V des mémoires de l'Académie royale d'histoire de Madrid, p. 249-267.*

(2) Voyez ma notice historique et descriptive des archives royales de Simancas, pp. 24-34 et 75-86, dans le tome I^{er} de la *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas.*

cette préface, de mettre en ordre et classer les archives générales de Simancas, et ayant dû, à cette occasion, examiner en détail l'immense quantité de papiers diplomatiques qu'elles renferment sur le xvi^me siècle, époque où un nouvel ordre de choses commença en Europe, je trouvai, dans ces papiers, des renseignements authentiques sur toutes les actions de la vie publique de l'empereur Charles-Quint, et beaucoup de celles relatives à sa vie privée, qui ont été si stupidement défigurées dans les histoires données au public de sa personne et de son règne. Sans égard à mon insuffisance, je conçus dès lors le projet hardi de retracer l'histoire de ce monarque, en l'appuyant sur les documents officiels, et de présenter au monde un portrait original de ce grand et célèbre prince, peint, pour ainsi dire, au naturel.

» J'y étais excité, d'abord, par la grandeur et l'importance du sujet, ensuite par l'incohérence des commentaires, histoires et relations écrites par les Espagnols, dépourvues de critique et inexactes, suspectes même de partialité, comme étant l'ouvrage de chroniqueurs et d'officiers de l'Empereur lui-même, dont la flatterie, ou d'autres mobiles, pouvaient avoir dirigé la plume. D'un autre côté, je voyais, dans les historiens français, anglais, flamands et italiens, les faits dénaturés, les véritables motifs des entreprises conçues, ou soigneusement cachés, ou inventés avec malice, les circonstances essentielles de beaucoup d'événements glorieux passés sous silence, les calomnies accumulées ; je voyais leurs écrits inspirés toujours par un cer-

tain esprit de jalousie contre Charles et contre l'Espagne. Les PP. Sigüenza et Sandoval, croyant recommander et exalter la personne de l'Empereur, crédules à l'excès, et se fiant à des renseignements dépourvus d'autorité, s'attachèrent à le montrer dévot comme un ermite, tandis que les étrangers, accueillant avec empressement ces faits inexacts, le traitèrent de fanatique, le persiflèrent, livrèrent sa personne au ridicule, etc.

» Le désir s'accrut ainsi en moi de rapporter avec vérité les actions de l'Empereur, d'autant plus qu'il n'était besoin de nulle exagération pour faire reconnaître en lui un prince pieux, vaillant, magnanime, généreux, d'un caractère noble, et que, les pièces en main, je pouvais le venger des perfides imputations de ses envieux, en même temps que j'aurais éclairci les événements d'un des périodes les plus mémorables de l'histoire moderne. Mais à peine j'avais écrit quelques pages, j'acquis la conviction que mes pinceaux étaient trop faibles, et guidés par une main trop peu expérimentée, pour peindre une aussi grande figure.

» J'appliquai alors mon attention aux dernières années de la vie de l'Empereur : il me parut que je pourrais peut-être réunir tous les faits de cette époque de son histoire, aussi courte qu'elle est intéressante et peu connue; sur laquelle, d'ailleurs, circulent des récits non moins inexacts et absurdes que sur les autres. C'est ainsi que, sans pouvoir l'appuyer sur rien, on a dit et l'on croit vulgairement que Charles renonça à l'Empire et à ses États héréditaires, par la crainte de voir la

fortune l'abandonner, tandis que, s'il prit ce parti, c'est que ses infirmités et ses souffrances ne lui permettaient plus de diriger les affaires de la guerre ni de la paix. On a dit encore que, peu après sa renonciation, il s'en repentit, par la jalousie qu'il conçut de voir le pouvoir suprême entre les mains de son fils Philippe et de son frère Ferdinand, desquels il ne reçut que des marques d'ingratitude : assertion fautive de tout point, car son fils, aussi bien que son frère, fit les plus grandes instances auprès de lui pour qu'il ne descendit pas du trône; et, n'ayant pu y réussir, ils se montrèrent toujours dociles à ses conseils, et empressés à connaître sa volonté, pour l'accomplir. On a ajouté que, à peine débarqué en Espagne, il fut frappé du dédain des grands, des gentilshommes, des employés, à son égard : ce qui est une imposture atroce, puisque, jusqu'au dernier moment de sa vie, tous lui montrèrent le même respect, et le servirent avec la même fidélité, qu'ils l'eussent fait s'il avait encore exercé l'autorité suprême. On a dit enfin que, ennuyé de la vie monastique et de la solitude où il se trouvait, il voulut plusieurs fois quitter le couvent de Yuste, et que son fils s'y opposa : or, la vérité est que, à différentes reprises, le roi le supplia, par ses lettres, et par des personnes qu'il envoya expressément des Pays-Bas, de sortir du monastère, de s'établir dans le lieu qui lui plairait le plus, et de se charger des affaires dont l'état de sa santé lui permettrait de s'occuper, mais qu'il n'y put réussir.

» D'autres, non moins absurdes dans leurs récits publiés en sens contraire, ont affirmé que l'Empereur

se retira et vécut à Yuste en cénobite, entièrement étranger aux affaires, sans domesticité royale, observant tous les exercices religieux, et portant si loin son esprit de pénitence et son ascétisme qu'il fit faire ses obsèques en sa présence, se plaçant lui-même dans le cercueil, et y demeurant, comme s'il fût mort, pendant tout le temps que dura l'office funèbre. Autant d'erreurs que de mots. Charles, dans sa retraite, voulut connaître et mania toutes les affaires auxquelles il lui parut à propos de prendre part pour le bon gouvernement de la monarchie, et dans l'intérêt de son fils et de la maison impériale. Il était servi par un nombre suffisant d'officiers et de domestiques, avec le décorum qui convenait à sa personne, et que comportait la solitude du lieu; il menait une vie chrétienne, sans superstition ni fanatisme; il avait un mobilier riche et analogue à son état; enfin, il ne fit faire d'autres obsèques que celles de sa femme et de ses parents, conservant sa raison saine et énergique jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir, en empereur, roi et prince véritablement catholique.

» Et tout cela, je vais le rapporter et le prouver par des documents irréfragables, qui ne laisseront la moindre place à des doutes ni à des conjectures (1). »

Après avoir lu ces considérations, il était impossible de ne pas attacher un haut intérêt à la compilation de D. Tomás Gonzalez, et de ne pas concevoir le désir de

(1) On trouvera, dans l'*Appendice A*, à la suite de cette préface, le texte de D. Tomás Gonzalez.

la posséder. L'histoire de la Belgique, où Charles-Quint occupe une si grande place, devait surtout y recueillir des matériaux précieux. Mais comment pouvions-nous songer à y mettre le prix qu'on en demandait : QUINZE MILLE FRANCS ?

Je ne donnai donc aucune suite à l'ouverture qui m'avait été faite.

Plus tard, je sus que D. Manuel Gonzalez avait aussi offert son manuscrit aux gouvernements de France, de Prusse, d'Angleterre, des États-Unis. Partout ses prétentions avaient été jugées exorbitantes.

II.

A deux ans de là, je partais pour l'Espagne.

Mon honorable confrère à l'Académie, M. le vicomte Bernard Du Bus, qui était à cette époque l'un des questeurs de la Chambre des Représentants, avait conçu le dessein patriotique de faire rassembler et publier, sous les auspices de la Chambre, les actes de nos anciens états généraux, et d'élever ainsi à l'histoire et aux vieilles libertés de la nation un monument impérissable. Dans ce but, il avait réclamé de moi un concours que je m'étais empressé de lui donner; et déjà, à sa demande, j'avais visité les archives de Belgique, de Hollande et de France où l'on pouvait espérer de trouver des documents pour la collection qu'il s'agissait de faire. Ces tournées avaient été fructueuses. M. Du Bus pensa qu'il convenait de les compléter par l'explo-

ration des archives d'un pays auquel la Belgique avait été unie pendant deux siècles : il me proposa le voyage d'Espagne, que j'acceptai.

Il me fallait, pour cette mission, l'agrément de mon chef immédiat, le ministre de l'intérieur; je l'obtins sans peine. M. le baron Nothomb voulut même élargir le cercle de mes investigations : il me chargea, au nom du gouvernement, de les étendre à toutes les pièces qui pourraient intéresser l'histoire nationale.

Je n'ai pas à parler ici des résultats de ce voyage; je les ai fait connaître ailleurs (1) : je ne le rappelle, qu'à cause de la liaison qu'il a avec l'histoire du manuscrit Gonzalez.

Je n'avais eu garde d'oublier, lorsque j'arrivai à Madrid, la communication qui m'avait été faite deux années auparavant. Don Manuel Gonzalez, avec qui je fus mis en rapport, consentit à me laisser voir le manuscrit de son frère, mais pendant quelques instants seulement, et à la condition que je n'en prendrais point d'extrait. Il me confia, du reste, en m'autorisant à en garder copie, un précis qu'il avait fait lui-même de cet ouvrage (2).

(1) Voyez ma lettre à la Commission royale d'histoire, du 28 mars 1844, insérée dans les *Bulletins* de cette Commission, 4^e série, t. IX, pp. 254-518; ma lettre à MM. les questeurs de la Chambre des Représentants, publiée dans le *Moniteur* des 24 et 25 mars 1845, pp. 690-697, et mon rapport à M. le ministre de l'intérieur, placé en tête du 1^{er} volume de la *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*.

(2) Nous le donnons à la suite de cette préface, *Appendice B*.

C'est à l'aide de ce précis et des souvenirs résultés d'un examen rapide, que je pus, à mon retour en Belgique, donner à l'Académie une description de l'œuvre du chanoine Gonzalez, description que je reproduis ici (1) :

L'ouvrage a 266 feuillets d'écriture, non compris l'Appendice, qui se compose des onze pièces suivantes, savoir :

1. Avis et instruction de Charles-Quint à son fils, donnés à Augsbourg, le 9 janvier 1548;

2-5. Discours prononcés dans l'assemblée des états généraux, à Bruxelles, lors de l'abdication de l'Empereur, le 25 octobre 1555;

6. Lettre de l'archevêque de Tolède à la princesse doña Juana, du 28 juin 1556;

7. Extrait de l'inventaire des meubles et bijoux laissés par Charles V, à son décès;

8. Protestation de Philippe II contre le pape, du 6 mai 1557;

9. Justification du roi contre le pape, le roi de France et le duc de Ferrare;

10-11. Testament et codicille de l'Empereur.

Il est à remarquer que les pièces nos 1, 10 et 11 ont été publiées, il y a plus de deux siècles, par Sandoval (2), et que les documents nos 2-5 sont des traductions espagnoles de discours dont le texte original,

(1) *Bulletins de l'Académie*, t. XII, 1^{re} partie, pp. 245 et 246.

(2) *Historia de Carlos V*, t. II, pp. 475-487 et 659-666, édit. de 1681.

qui est en français, repose dans nos archives (1).

» D. Tomás Gonzalez crut devoir introduire, dans cette relation, bien des faits qui ne se rattachaient pas directement à la retraite de Charles-Quint. Ainsi, il y traite des négociations qui eurent lieu pour le mariage de Philippe II en Portugal, et puis en Angleterre; du gouvernement qui fut établi en Espagne pendant l'absence de Philippe; de ses noces; de la mort de la reine Jeanne, mère de l'Empereur; de celle des papes Jules III et Marcel II; de la trêve de Vaucelles; des négociations de Paul IV avec la France; du procès qui fut instruit à Rome contre l'Empereur et son fils; de l'arrestation de Garcilaso, ambassadeur du roi; de la révocation faite par Paul IV des bulles que Jules III avait accordées à la couronne de Castille; des avis qu'une junte assemblée à Londres; et une autre junte formée en Espagne, donnèrent au roi sur les mesures qu'il devait prendre contre le pape; des protestations que le roi fit contre Paul IV; de la guerre qui éclata entre eux; du traité par lequel elle fut terminée, etc. Son ouvrage, du reste, ne se compose que de pièces extraites des archives de Simancas, arrangées dans l'ordre chronologique, et accompagnées du texte qui était strictement nécessaire pour les lier entre elles. »

En résumé, l'inspection du manuscrit confirmait l'idée que je m'en étais faite, d'après la préface : les

(1) J'ai publié tous les discours prononcés lors de l'abdication de Charles-Quint, dans les *Analectes Beligiques*, pp. 81-102.

pièces recueillies par D. Tomás Gonzalez plaçaient réellement dans un jour tout à fait nouveau la dernière époque, et non pas la moins curieuse, de la vie de Charles-Quint.

Lorsque j'en vins, avec D. Manuel Gonzalez, au prix auquel il céderait l'ouvrage de son frère, je pus me convaincre que ses prétentions n'avaient en rien diminué : c'était toujours trois mille *duros* (plus de 15,000 francs) qu'il demandait, à moins qu'on ne voulût lui laisser la faculté de faire imprimer le manuscrit en Espagne (!) : dans ce dernier cas, il se contentait de deux mille *duros*.

J'écrivis à Bruxelles que, s'il s'était agi d'une couple de mille francs, j'aurais engagé le gouvernement à acquérir la *Relacion* de D. Tomás Gonzalez; mais quinze, et même dix mille francs !!!

D'ailleurs, ce recueil de copies avait perdu une grande partie de sa valeur pour nous, depuis que je m'étais assuré que les originaux reposaient encore aux archives de Simancas, et que, grâce aux démarches de notre représentant à Madrid, M. le comte Charles de Marnix, aujourd'hui grand maréchal de la cour, mais surtout grâce aux dispositions libérales du gouvernement espagnol, j'avais obtenu l'accès de ce célèbre dépôt, où jusque-là les étrangers et les nationaux eux-mêmes n'avaient pu pénétrer.

D. Manuel Gonzalez ne tarda pas à apprécier les conséquences probables d'une mesure à laquelle il s'était attendu moins que personne; il comprit que, s'il ne se pressait de vendre son manuscrit, en rabat-

tant beaucoup de la valeur exagérée qu'il y attachait, il courrait le risque de ne plus trouver à s'en défaire d'une manière quelque peu avantageuse.

Le ministère des affaires étrangères et le ministère de l'instruction publique de France avaient envoyé en Espagne, dans le même temps que je m'y trouvais de la part du gouvernement belge, et dans un but analogue à celui que j'avais mission d'y poursuivre, M. Tiran, devenu depuis chancelier de l'ambassade française, à Madrid. Le ministère des affaires étrangères désirait enrichir ses archives du manuscrit Gonzalez. M. Tiran reçut de M. Guizot l'ordre d'en négocier l'acquisition : il l'obtint, après quelques débats, pour la somme de quatre mille francs. C'est du moins ce qui me fut assuré alors à Madrid.

Voilà comme le manuscrit Gonzalez est passé aux archives des affaires étrangères de France (1). Je suis entré dans tous les détails qu'on vient de lire, quoiqu'il y en eût déjà quelques-uns de connus, à cause de la célébrité qu'ont faite à ce manuscrit les publications dont je parlerai dans un des §§ qui suivent.

(1) D'après M. Stirling, *The cloister life of the emperor Charles the fifth*, 5^e édition, p. xii, l'acquisition faite par le ministère des affaires étrangères, en 1844, comprend le manuscrit original de D. Tomás Gonzalez, et une copie du même manuscrit, avec des notes, laquelle a 587 feuillets.

III.

Un second manuscrit sur la retraite et la mort de Charles-Quint au monastère de Yuste existe à la Bibliothèque nationale, à Madrid, et il y est en double : de celui-là, je suis à même d'en parler plus pertinemment, j'ai pu l'examiner à loisir.

L'un et l'autre exemplaire sont sur papier, in-4°, reliés en veau, et dorés sur tranche. Le premier est marqué *E 164* ; il a 204 feuillets, mais les feuillets 35-41 ont été arrachés ; l'autre, qui est marqué *E 177*, a 180 feuillets. Tous deux peuvent être considérés comme des originaux ; le premier paraît même autographe.

A l'un des feuillets de garde, on lit : *Retrato de Carlos V* (1), et au 1^{er} feuillet coté : *El perfecto desengaño, por el marqués de Valparayso, del consejo de guerra de Su Magestad, comendador de Villoria en la orden de Santiago, etc., al Excelentísimo señor don Gaspar de Guzman, conde de Olivares, duque de San Lucar la Maior, y cavallerizo maior de Su Magestad, de sus consejos de Estado y guerra, capitan general de la cavalleria de España, gran canceller de las Indias, etc.* (2).

(1) *Portrait de Charles V.*

(2) *Le parfait désabusement, par le marquis de Valparayso, du conseil de guerre de S. M., commandeur de Villoria, de l'ordre de St-Jacques, etc.; dédié au très-excellent seigneur D. Gaspar de Guzman, comte d'Olivarès, duc de San Lucar la Grande, grand écuyer*

La dédicace du marquis de Valparayso au comte d'Olivarès est datée de Madrid le 16 juin 1638 dans le manuscrit *E 164*, et le 4 juin dans le manuscrit *E 177*.

L'auteur y dit qu'ayant, à l'exemple de son père et de son aïeul, servi dans les armées du roi, et dans tous les grades, depuis le moindre jusqu'au plus élevé, il a pensé ne pouvoir prendre de meilleur sujet de ses méditations, que la retraite et la mort si remarquables de Charles-Quint; qu'il a recueilli tout ce qu'il a trouvé sur cette matière dans des documents manuscrits et dans les livres (1), et qu'il en a tiré le présent résumé.

Son ouvrage est divisé en trois parties.

Il traite, dans la première, de la renonciation de l'Empereur aux différentes couronnes qui étaient réunies sur sa tête, de son départ des Pays-Bas, de son arrivée et de sa réception en Espagne, de son voyage, jusqu'à son entrée au monastère de Yuste. L'assemblée des états généraux qui eut lieu à Bruxelles le 25 octobre 1555, a naturellement place dans cette partie du livre; mais l'auteur ne dit rien de neuf sur cette grande solennité : il se trompe même, en donnant le nom de *Jacome de Nasao* au pensionnaire d'Anvers qui répondit à l'Empereur, au nom des états : ce pensionnaire s'appelait Jacques Maes.

de S. M., de ses conseils d'État et de guerre, capitaine général de la cavalerie d'Espagne, grand chancelier des Indes, etc.

(1) Il cite, notamment, les histoires du comte de la Roca (Juan Antonio de Vera) et de Sandoval.

La deuxième partie est consacrée à la vie que l'Empereur mena au couvent de Yuste : *De la vida que el Emperador tuvo en el convento de Yuste, hasta que pasó á la eterna* :

L'auteur l'a presque entièrement composée d'après la relation que le prieur fray Martin de Angulo adressa à la princesse gouvernante doña Juana, après la mort de son père; relation que nous a transmise Sandoval, qui avait l'original en son pouvoir (1). Le marquis de Valparayso, lui, dit en avoir eu entre les mains une copie authentique.

J'ai comparé les deux textes, et j'y ai remarqué plusieurs variantes, dont la plus essentielle est celle que j'ai signalée, il y a déjà assez longtemps (2); et qui est relative à la célébration des obsèques de Charles-Quint, faites de son vivant et par son ordre : Sandoval rapportant l'intention que l'Empereur exprima à cet égard à son barbier, Nicolas Bénigne, mais laissant supposer qu'il n'y donna pas suite; le marquis de Valparayso, au contraire, disant, en termes exprès, que l'Empereur ordonna de faire incontinent les obsèques de ses parents et les siennes (3).

Il y a aussi, dans le manuscrit de la Bibliothèque de Madrid, différentes choses qui ne sont pas dans San-

(1) *Historia de Carlos V*, t. II, p. 609.

(2) *Bulletins de l'Académie*, t. XII, 1^{re} partie, p. 259.

(3) « Y assi mandó hacer luego las obsequias de sus padres y suyas. »

doval, mais qui se trouvent, presque mot pour mot, dans l'Abrégé de la vie de Charles-Quint (1) par le comte de la Roca (D. Juan Antonio de Vera y Figueroa), dont la première édition vit le jour à Madrid en 1615 (2). Telle est la conversation de l'Empereur avec D. Luis de Avila y Zúñiga, sur ce que ce dernier avait fait orner un des plafonds de sa maison d'une peinture représentant la fuite de Henri II devant l'armée impériale commandée par Charles-Quint en personne, en 1554 (3); telles sont encore les circonstances qui précédèrent la dernière maladie de l'Empereur (4); tel est enfin le discours que fray Francisco de Villalba, celui des prédicateurs du monastère que Charles écoutait le plus volontiers, lui tint quelques moments avant sa mort (5).

Le marquis de Valparayso a-t-il emprunté à la Roca les passages que je viens de citer? Ou tous deux n'ont-ils fait que copier le prier fray Martin de Angulo? J'incline pour la seconde supposition : car à quelle autre source la Roca aurait-il puisé les détails qu'il donne?

Il est à remarquer que l'ordre de célébrer ses obsèques, attribué à Charles-Quint par le marquis de Valparayso, est rapporté aussi par la Roca, et dans les mêmes termes (6).

(1) *Epítome de la vida y hechos del invicto emperador Carlos V*, in-4°.

(2) NICOLAUS ANTONIUS, *Bibliotheca hispana nova*, t. I, p. 656.

(3) *Epítome*, etc., p. 252, édit. de Bruxelles, 1686.

(4) *Ibid.*, p. 253.

(5) *Ibid.*, pp. 256 et 257.

(6) *Ibid.*, p. 249.

Dans la troisième et dernière partie de son manuscrit, l'auteur de *El perfecto desengaño* donne le testament et le codicille de Charles-Quint; puis il trace le portrait de l'Empereur, ou plutôt il reproduit textuellement celui que nous a laissé la Roca (1).

Le testament et le codicille, j'en ai déjà fait l'observation, ont été imprimés par Sandoval. Le portrait que le marquis de Valparayso nous transmet, après le comte de la Roca, est loin de valoir ceux que j'empruntais naguère aux relations des ambassadeurs vénitiens (2).

IV.

Un hasard des plus extraordinaires a fait découvrir, à Bruxelles, dans ces dernières années, un troisième manuscrit, qui se distingue tout à fait des deux autres.

Un savant hollandais, M. Bakhuizen Vanden Brink (3), qui s'occupait de recherches historiques dans nos dépôts de titres, fut conduit, par le désir d'éclaircir un fait particulier, à consulter les archives de la cour féodale de Brabant, et c'est dans un portefeuille appartenant

(1) *Epitome*, etc., p. 261.

(2) Voy. les *Monuments de la diplomatie vénitienne, considérés sous le point de vue de l'histoire moderne en général et de l'histoire de la Belgique en particulier*, dans le tome XXVII des *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*.

(3) M. Bakhuizen a été nommé récemment archiviste du royaume, à La Haye. Nous nous en félicitons pour l'important dépôt confié à sa garde, et pour toutes les personnes qui auront des recherches à y faire, dans l'intérêt de la science historique.

à ces archives, au milieu de pièces de toute nature, qu'il fit cette importante trouvaille.

Comment ce manuscrit se trouvait-il là? Nul ne saurait le dire, et il faudrait un hasard non moins heureux que le premier, pour qu'on parvint à le savoir. On reconnaît seulement, par un inventaire joint aux pièces, que celui qui arrangea ce portefeuille eut le dessein d'y réunir des *Curiositez de l'histoire*.

Lorsque le manuscrit en question est tombé sous la main de M. Bakhuizen, il formait un cahier de papier, plié en deux. Il a été relié depuis.

Vingt-quatre feuillets de papier in-folio le composent. Le 1^{er} feuillet sert de garde : il ne contient que les marques suivantes, lesquelles paraissent se rapporter à un ancien classement des archives de la cour féodale :

1^o.

25.

XX.

Le titre (1) est placé en tête du 2^e feuillet, et il est immédiatement suivi du texte, qui remplit tous les feuillets suivants, à l'exception du verso du 24^e. L'écriture paraît être du premier quart du xvii^{me} siècle :

(1) *Historia breve y sumaria de como el emperador don Carlos V nuestro señor trató de venirse á recojer al monasterio de S^t-Hierónimo de Yuste, que es en la vera de Plasencia, y renunciar sus Estados en el príncipe don Phelipe su hijo, y del modo y manera que vivió un año y ocho meses menos nueve días, que estuvo en este monasterio, hasta que murió, y de las cosas que acaecieron en su vida y muerte.*

elle n'est certainement pas espagnole, et je la crois italienne (1). Malgré quelques négligences que je signalerai, la copie est généralement exacte et correcte. C'est vers 1580 que l'ouvrage paraît avoir été écrit, ou du moins complété (2).

J'ai fait, après M. Bakhuizen, bien des recherches pour découvrir le nom de l'auteur, sans y réussir mieux. Ce qui est certain, c'est qu'il appartenait à l'ordre de Saint-Jérôme; qu'il était, pour me servir de l'expression espagnole, *hijo de la casa* de Yuste, déjà en 1554, alors qu'on y commença les travaux de construction du bâtiment qui devait servir de demeure à Charles-Quint; qu'il y résida pendant tout le temps du séjour de l'Empereur; qu'il s'y trouvait encore

(1) Comme on le verra lors de la publication du texte, le copiste a fait des fautes qu'un Espagnol n'eût certainement pas commises. Par exemple, il met toujours *llevar*, au lieu de *levantar*; il écrit *La Mora* pour *Zámora*, *Aranuez* pour *Aranjuez*, *consilio* pour *concilio*, *distrayesen* pour *distrayesen*, *malines* pour *matines*, *realgos* pour *realengos*, *yudio* pour *judío*, etc. Plusieurs fois, dans le manuscrit, on trouve *manana*, *senalar*, au lieu de *manana*, *señalar*, etc.

Ce qui me porte à croire que la copie est l'ouvrage d'un Italien, ce sont, indépendamment de la forme même des caractères, les mots *apostolos*, *bulleto*, *camera* et *antecamera*, *charitativa*, *guardajoyas*, *serrar*, écrits pour *apóstoles*, *buleto*, *cámara* et *antecámara*, *caritativa*, *guardajoyas*, *cerrar*.

(2) « Notre auteur, qui n'écrivait que vers l'an 1574, » dit M. Bakhuizen (*Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 2^e série, t. I, p. 70). Ce savant n'a pas pris garde à un passage du chap. XXXVIII, où le religieux de Yuste parle d'une comète qui se montra, lorsque le roi don Sébastien de Portugal mourut en Afrique, en 1578.

en 1574, quand Philippe II envoya chercher en grande pompe les restes mortels de son père, pour les placer dans les caveaux de l'Escorial, et qu'il fut un des huit religieux du couvent désignés pour faire partie du cortège qui les accompagna. Il parle donc en témoin oculaire des faits qu'il raconte, et son récit a par là non moins d'autorité que celui du prieur fray Martin de Angulo, reproduit par Sandoval et le marquis de Valparayso : il en a même davantage, car fray Martin de Angulo ne passa au monastère de Yuste que les quatre derniers mois de la vie de Charles-Quint (1) : il lui est bien supérieur, du reste, par les détails qu'il fournit et la forme dans laquelle ils sont présentés. J'ajouterai qu'il a un caractère de simplicité et de vérité qui en double le prix.

La relation du religieux de Yuste est connue du monde savant, par l'excellente analyse que M. Bakhuizen en a faite, et à laquelle la Commission royale d'histoire a été heureuse de donner place dans ses *Bulletins* (2). La Commission a pensé, néanmoins, qu'un document de cette importance devait être publié tout entier, et dans son texte original. Il sera inséré au tome second de ce recueil.

M. Bakhuizen soupçonne que le comte de la Roca a eu entre les mains et consulté, lorsqu'il écrivit son abrégé de la vie de Charles-Quint, le manuscrit dont

(1) Voy. ci-après, p. 424.

(2) Voy. let. I de la 2^e série, pp. 57-117.

je m'occupe (1). Je ne partage pas son opinion sur ce point. Il est vrai qu'en quelques endroits, la Roca se rencontre avec le religieux de Yuste : mais cela s'explique parfaitement, si, comme je le crois, la Roca s'est servi, dans ces passages, de la relation de fray Martin de Angulo. Quoi d'étonnant, en effet, à ce que les deux moines aient rapporté certaines choses de la même manière? Si la Roca avait eu à sa disposition notre manuscrit, il aurait donné bien plus d'intérêt à la dernière partie de son livre.

Quant à l'observation de M. Stirling (2), que le P. Sigüenza, dans son *Historia de la órden de San Gerónimo*, semble avoir quelquefois pris pour guide le religieux de Yuste, je suis hors d'état, pour le moment, de la vérifier. Le livre du P. Sigüenza, quelque singulier que cela paraisse, ne se trouve dans aucune bibliothèque de Belgique ni de Hollande. La Commission royale d'histoire s'est adressée, en dernier lieu, à M. Van de Weyer, ministre du roi des Belges près la cour de Saint-James, afin que, s'il en existe un exemplaire au *British Museum*, ou dans quelque autre bibliothèque de la métropole britannique, elle puisse, par son entremise, en obtenir communication. L'intérêt que M. Van de Weyer prend à nos travaux, l'influence dont il jouit à Londres, nous donnent lieu d'espérer que cette démarche ne sera pas infructueuse.

(1) *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 2^e série, t. I, p. 64.

(2) *The cloister life*, etc., 5^e édition, préface, p. XXI.

V.

Je me suis attaché, dans les §§ qui précèdent, à caractériser les manuscrits du dépôt des Affaires étrangères de France, de la Bibliothèque nationale de Madrid, des Archives judiciaires de Bruxelles : j'ai pensé que ces indications sur des documents que les historiens ont intérêt à connaître pouvaient être utiles. Je viens maintenant aux pièces qui sont rassemblées dans les Archives de Simancas.

Ces pièces remplissent plusieurs liasses assez considérables. Voici comme les décrit l'inventaire des *Papeles de Estado, Castilla*, rédigé en 1828 par D. Tomás Gonzalez, inventaire dont j'obtins communication, au ministère des affaires étrangères à Madrid (1), au mois d'août 1843, grâce aux bienveillants offices de D. Salvador Bermudez de Castro (2), à qui je me félicite

(1) Aux Archives de Simancas, les règles établies s'opposent à la communication des inventaires. Voy. ma *Notice historique et descriptive*, p. 88.

(2) D. Salvador Bermudez de Castro était alors secrétaire du conseil des ministres. A peu de temps de là, il fut nommé ministre résident à Bruxelles, et, avant qu'il se fût mis en route pour cette destination, ministre plénipotentiaire à Mexico. Il représente aujourd'hui l'Espagne près la cour de Naples. On a de lui un petit livre publié à Madrid, en 1841, et qui y obtint beaucoup de succès; il est intitulé : *Antonio Perez, secretario de Estado del rey Felipe II : Estudios históricos.*

d'avoir l'occasion d'exprimer publiquement ma reconnaissance :

Nº 108, ann. 1555. Notas y despachos para construir las obras de Yuste para el retiro de Carlos V.

Nº 112, ann. 1556. Venida del Emperador con las reynas sus hermanas á estos reynos. — Obras de Yuste.

Nº 117, ann. 1556. Correspondencia del secretario Martin de Gaztelú, mayordomo Luis Quijada y gentilhombre Laxao, que acompañaban á Carlos V, desde que desembarcó en Laredo hasta sa llegada á Yuste.

Nº 119, ann. 1557. Cartas originales de Carlos V escritas, desde el lugar de Jarandilla y monasterio de Yuste, á su hija la princesa doña Juana, gobernadora de estos reynos, y á Juan Vazquez de Molina, su secretario, sobre negocios de Estado y sobre la venida de la infanta de Portugal á estos reynos, á acompañar á su madre la reyna de Francia, y sobre otros varios negocios. En ellas trata de todos los negocios públicos, que se ve que se consultaban aun con él. — Item, de los lutos que encargó para hacerse las honras en vida (1).

Cartas de los criados y acompañantes de Carlos V, que eran Luis Quijada, Juan de Vega, los médicos, el comendador mayor de Alcántara, don Sancho de Cordoba, monsieur Laxao, el alcalde Morellas, D. Juan de Mendoza, y otros sirvientes inferiores, escritas desde Plasencia, Aldea nueva de la Vera, Jarandilla, Yuste y otros lugares comarcanos, al secretario Juan Vazquez, sobre la asistencia y cosas domésticas del Emperador y otros negocios privados.

La misma correspondencia por el secretario Juan Vazquez, en la misma razon, y los asuntos de Estado en que tomaba la mano Su Magestad Cesarea.

(1) Voy., sur ce dernier article, l'observation contenue dans le tome XII des *Bulletins de l'Académie*, 1^{re} partie, p. 257.

Minutas de despachos y cartas de la princesa gobernadora y del secretario Juan Vazquez para el Emperador, en todo género de negocios occurrentes de Estado y gobierno.

Nº 120, ann. 1557. Relacion de los criados que conservó el Emperador en Yuste para su servicio, y de los que mandó volver à Flandes.

Cartas de la princesa y de Juan Vazquez, avisando al Emperador de todos los negocios de Estado occurrentes.

Nº 128, ann. 1558. Cartas del emperador Carlos V, desde su retiro en Yuste, escritas á su hija la princesa gobernadora, sobre los negocios occurrentes de Estado y guerra.

Varias cartas del secretario Juan Vazquez de Molina y otras personas para el Emperador, en la misma razon, y sobre asuntos domésticos, y de las reynas que le acompañaban.

Un atado de cartas de los médicos del Emperador sobre los negocios que ocurriéron en Yuste y Coacos, hasta la muerte de dicho señor, á Juan Vazquez.

Otro de Luis Quijada.

Cartas del mismo Luis Quijada á Juan Vazquez, después de la muerte de S. M. C., sobre algunos encargos secretos, en especial acerca de lo de don Juan de Austria, que el Emperador no quiso que se supiera, hasta que el rey quisiese hacerlo público.

Un macito de cartas notables de aviso acerca del último estado del Emperador, y relacion de su muerte, por el arzobispo de Toledo que le auxilió, y por Gaztelú, Quijada, comendador mayor de Alcántara, Mosquera y otros que se halláron presentes.

Otro de cartas de Quijada al Emperador desde Villagarcía y Valladolid, adónde le envió ántes de su muerte, con encargos secretos.

Nº 130, ann. 1558. Carta de Luis Quijada en que da á entender que llevaba á Yuste á don Juan de Austria.

Relaciones de la muerte del Emperador por Juan Vazquez y la princesa.

VI.

A mon arrivée à Simancas, en septembre 1843, je me promis bien de parcourir avec attention les différentes liasses que je viens d'énumérer. Mais je m'étais imposé, comme tâche principale, dans ma visite aux célèbres archives de la couronne de Castille, l'examen et le dépouillement de la correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas pendant tout son règne, et cette tâche était immense : elle n'était pas entièrement accomplie encore, lorsque vint le moment où il me fallut reprendre le chemin de la Belgique. J'eus donc à peine le temps de jeter un rapide coup d'œil sur les papiers qui se rapportaient aux deux dernières années de la vie de Charles-Quint. J'avais d'ailleurs été dans le cas d'éprouver toute l'obligeance du garde des archives, D. Manuel Garcia Gonzalez : je lui indiquai sommairement les pièces dont la transcription nous importait le plus, me reposant sur lui du soin d'en restreindre ou d'en augmenter le nombre.

Deux cent quatre-vingts documents environ furent ainsi copiés pour nous.

A peine de retour à Bruxelles, dans une séance (1) où j'entretins l'Académie des Commentaires de Charles-Quint, j'avais annoncé l'intention de publier ces docu-

(1) Celle du 11 janvier 1843. Voy. les *Bulletins de l'Académie*, t. XII, 1^{re} partie, p. 36.

ments; lorsqu'ils me seraient parvenus. Tel était en effet mon dessein; mais d'autres travaux vinrent m'empêcher d'y donner suite, et, il y a quatre mois, les pièces extraites des archives de Simancas reposaient encore dans mes cartons.

Dans l'intervalle, cependant, la retraite et la mort de Charles-Quint avaient donné lieu, en Angleterre et en France, à des compositions historiques importantes.

M. Stirling, après un essai inséré au *Fraser's Magazine*, livraisons d'avril et de mai 1851, avait fait paraître, l'année suivante, une histoire détaillée du mémorable événement qui signala le dernier période de la vie de Charles-Quint (1).

M. Mignet avait commencé, dans le cahier de novembre 1852 du *Journal des savants*, la publication d'une suite d'articles intitulés : *Charles-Quint, son abdication, sa retraite, son séjour et sa mort au monastère hiéronymite de Yuste* (2).

M. Amédée Pichot, à son tour, avait enrichi la *Revue britannique* (3) d'un travail considérable dont le titre était : *Charles-Quint dans le cloître*.

Ces écrivains, si distingués à des titres divers, avaient tous trois pris pour base principale de leurs

(1) *The cloister life of the emperor Charles the fifth*, 1 vol. Deux éditions en ont été publiées en 1852, et une troisième en 1855.

(2) Cet ouvrage a été continué dans les cahiers de décembre 1852, janvier, mars et avril 1853, et janvier 1854 : il n'est pas terminé encore, au moment où nous écrivons ces lignes.

(3) Livraisons de février, mars, avril, mai et juin 1853.

compositions le manuscrit *Gonzalez*, conservé aux archives des Affaires étrangères, à Paris.

Le monde lettré accueillait avec sympathie des publications qui répandaient de vives lumières sur des faits importants, ignorés pour la plupart ou dénaturés par les historiens, et ces publications avaient d'autant plus de succès, que l'intérêt du fond était rehaussé encore par le mérite de la forme.

Dans ces circonstances, la Commission royale d'histoire jugea qu'il fallait ne plus différer de mettre à la portée des hommes d'étude de tous les pays les précieux documents qui étaient entre nos mains : elle m'invita à m'occuper sans délai d'en préparer l'impression (1). Le volume publié aujourd'hui montrera si j'ai apporté quelque zèle dans l'accomplissement du désir que m'ont témoigné mes collègues.

Quoique ce fût une belle série de pièces que celle qu'on avait bien voulu, à Simancas, faire transcrire pour nous, je m'aperçus, en l'étudiant, qu'elle présentait quelques lacunes. J'écrivis à D. Manuel Garcia, pour les lui indiquer, et le prier de nous aider à les remplir : car la Commission d'histoire souhaitait qu'aucun détail intéressant ne fût négligé. Avec la complaisance qui lui est habituelle, D. Manuel Garcia a eu égard à notre demande. Déjà un premier supplément, assez considérable, nous a été envoyé, et nous en atten-

(1) Séance du 7 novembre 1855. Voy. les *Bulletins de la Commission*, 2^e série, t. V, pp. 588 et 589.

dons sous peu un autre. Les nouveaux documents formeront une seconde série, qui, avec la relation du religieux de Yuste, complétera notre recueil.

VII.

Ce premier volume commence au débarquement de Charles-Quint dans le port de Laredo : il embrasse le voyage de l'Empereur à travers la Castille et l'Estrémadure, sa résidence au château du comte d'Oropesa, à Jarandilla, son entrée, son séjour et sa mort au monastère de Yuste. Il ne s'arrête pas là ; mais il comprend encore différents faits relatifs au dépôt des restes mortels de Charles, à ses obsèques, au licenciement des gens de sa maison, aux rémunérations qu'obtinrent les religieux qui l'avaient servi, aux dispositions prises touchant les effets qu'il laissa, au désir extrême des Belges attachés à sa personne de retourner en leur pays, au refus de plusieurs d'entre eux de passer au service de la princesse doña Juana, aux bruits qui ne tardèrent pas à se répandre sur la naissance de don Juan d'Autriche, aux intentions qu'avait exprimées l'Empereur à l'égard de cet enfant, à la résolution de la reine Marie de Hongrie de partir pour les Pays-Bas, selon le désir de Philippe II, résolution qui fut suivie, à un court intervalle, de la maladie et de la mort de cette princesse. La première pièce est du 28 septembre 1556 ; la dernière du 13 décembre 1558.

Deux cent trente-sept documents, dont deux cent

trente-quatre lettres, sont contenus dans ce volume. J'en avais reçu, comme je l'ai dit, deux cent quatre-vingts des Archives de Simancas : mais, sur ce nombre, j'ai pu en retrancher quarante-trois, soit parce qu'ils n'offraient que des répétitions, ou qu'ils ne contenaient rien d'intéressant, soit encore parce que j'en ai extrait et placé dans des notes les seules choses qui me parussent mériter d'être connues.

Des deux cent trente-quatre lettres, cent une sont écrites par Luis Quijada, et cinquante-sept par Martin de Gaztelú.

Luis Mendez Quijada, seigneur de Villagarcía, était entré de bonne heure au service de Charles-Quint. Nous le voyons figurer sur la liste des pages, dans un état de la maison de l'Empereur (1) qui n'a pas de date certaine, mais qui doit être d'environ 1525. Dix ans plus tard, il prit part à l'expédition de Tunis, en qualité de capitaine dans l'infanterie espagnole; il se comporta vaillamment au siège de la Goulette, où il fut blessé (2). Nous le retrouvons, comme capitaine au régiment de Lombardie, dans la guerre de 1546 contre les protestants d'Allemagne (3). Quelques années après, l'Empereur le nomma colonel d'infanterie, et l'admit au nombre de ses maîtres d'hôtel,

(1) Archives du royaume, papiers d'État : reg. *Maison des souverains et des gouverneurs généraux*, t. II.

(2) SANDOVAL, *Historia de Carlos V*, t. II, pp. 159, 172, 188.

(3) *Ibid.*, p. 434.

charge qui n'était exercée, à sa cour, que par des personnalités de distinction. Quijada fit, à la tête de son régiment, les campagnes des Pays-Bas de 1553, 1554 et 1555; il se distingua aux sièges de Téroüane et de Hesdin (1). Il faisait partie de la suite de l'Empereur; le 25 octobre 1555, lorsque ce monarque abdiqua la souveraineté des Pays-Bas, dans la grande salle du palais de Bruxelles (2).

Il y avait alors trente-quatre ans qu'il était attaché à la personne de l'Empereur, sans l'avoir jamais quitté (3). Charles-Quint, qui avait pu apprécier sa fidélité et son dévouement, lui donna deux marques également éclatantes de la confiance qu'il plaçait en lui : il remit à ses soins, en le rendant dépositaire d'un secret qu'il voulait cacher à tous les yeux, cet enfant connu d'abord sous le nom de Jérôme, et devenu plus tard si célèbre sous celui de don Juan d'Autriche (4); il le choisit, pour le placer à la tête de sa maison, dans la retraite où il avait résolu de passer le reste de ses jours.

Quijada précéda son maître en Espagne, de quelques semaines. Aussitôt qu'il eut été informé par la princesse doña Juana du débarquement de l'Empereur, il s'empressa d'aller le joindre. Il ne le quitta plus un seul instant jusqu'au 3 avril 1557, qu'il lui fut permis

(1) SANDOVAL, *Hist. de Carlos V*, t. II, pp. 582 et 583.

(2) LA ROCA, *Epitome de la vida et hechos de Carlos V*, p. 242.

(3) Voy. pp. 168, 214, 582, 411.

(4) Voy. pp. 423 et 450.

d'aller faire un tour à sa maison de Villagarcía (1). La vie de Yuste était loin pourtant d'avoir de l'attrait pour lui, et il s'était même flatté que, à son entrée dans le monastère, l'Empereur lui donnerait son congé (2) :

« Comme vous le voyez, écrivait-il au secrétaire Vazquez, je suis cloué ici, menant la vie la plus ennuyeuse et étant plus isolé qu'on ne le vit jamais.

» Je ne veux pas être moine, ni quoi que ce soit, dans une pareille solitude, car c'est la chose la plus triste

» qu'on puisse concevoir; mais je m'en débarrasserai bientôt, si Dieu me donne santé. Personne ne saurait

» supporter une telle manière de vivre, excepté ceux qui renoncent à leurs biens et au monde, et je ne

» veux renoncer ni aux uns ni à l'autre (3). » — « Ce n'est pas peu de chose, lui disait-il une autre fois, de

» servir d'aubergiste à ceux qui vont et viennent ici, et d'être agent de tout le monde en Espagne, sans

» parler de la fatigue que me cause ma charge : il est donc bien raisonnable que je souhaite un peu de

» repos (4). » — Ajoutons que Quijada était marié, et qu'il éprouvait le désir bien naturel de revoir sa femme,

doña Magdalena de Ulloa. Aussi quelle fut sa joie,

(1) Voy. pp. 135 et 141. D'après la lettre de Gaztelú du 1^{er} avril, p. 141, Quijada devait partir le 2; mais il ne se mit en route que le jour suivant, selon que Gaztelú l'annonce à Vazquez, dans une lettre du 4, dont la copie nous est dernièrement parvenue.

(2) Lettre du 25 janvier 1557 à Vazquez. Voy. p. 97.

(3) Id. du 26 février 1557. Voy. p. 126.

(4) Id. du 14 mars 1557. Voy. p. 129.

lorsque, le 28 mars, l'Empereur, de son propre mouvement, lui annonça qu'il pouvait aller chez lui! « Je » vous assure, écrivit-il aussitôt à Vazquez, que je ne » reviendrai pas en Estrémadure manger des asperges » et des truffes (1). »

Mais Charles-Quint ne l'entendait pas ainsi : les services de son fidèle et zélé majordome lui étaient trop nécessaires; et puis la direction de sa maison, laissée aux mains des religieux, allait fort mal. Il rappela donc Quijada dès le 10 août (2). A peine fut-il arrivé, que l'Empereur lui fit la proposition de se fixer définitivement près de lui : il n'avait été question antérieurement, entre eux, que d'une charge temporaire. Quijada s'excusa tout d'abord : il ne pouvait se décider à vivre loin de sa femme, et il voyait la plus grande difficulté à la faire venir à Yuste; sa répugnance était telle, que Gaztelu douta un instant que l'Empereur parvint à la vaincre (3). Charles-Quint alors lui proposa de s'établir à Cuacos avec sa femme et sa maison. Quijada le supplia de considérer qu'il y avait trente-cinq ans qu'il le servait; que, pendant ce temps, il avait perdu tous ses frères, morts en le servant aussi; qu'il était resté seul de sa famille; que son éloignement de chez lui causerait un notable préjudice à ses inté-

(1) Page 155.

(2) Lettre de Gaztelu à Vazquez, du 10 août 1557. — Elle sera insérée dans le 2^me volume.

(3) Lettre du même au même, du 24 août, qui sera également insérée au 2^me volume.

rêts; que de venir s'établir dans un lieu où il n'y avait pas une seule maison habitable, et où l'on ne pouvait vivre, à cause de la stérilité du sol et de la grande chaleur qu'il faisait en été, cela lui serait aussi incommode qu'onéreux : il s'offrait, du reste, à continuer son service, à condition qu'il lui fût loisible d'aller de temps en temps chez lui. Les raisons qu'il alléguait étaient certes bien légitimes : l'Empereur n'en insista pas moins, et il fallut que Quijada obéit; mais il ne le fit pas sans regrets, et il consentit à s'engager seulement jusqu'à la venue du roi en Espagne. C'était surtout à cause de sa femme, doña Magdalena, qu'il se montrait difficile : car elle devait échanger une maison agréable et un beau pays, contre une habitation sans aucune espèce de commodités, et une solitude où elle ne trouverait nulle distraction (1).

Si, dans cette circonstance, des motifs dont on ne saurait lui faire un grief portèrent Quijada à résister d'abord aux désirs de l'Empereur, il prouva bien, par les soins tendres et respectueux qu'il lui prodigua jusqu'au dernier moment, que l'amour et la vénération pour son ancien maître n'avaient rien perdu de leur force dans son cœur. Les lettres que nous publions de lui rendent le plus complet témoignage de ces sentiments, dont la sincérité et la vivacité sont attestées aussi par Gaztelú (2), par l'hiéronymite, auteur du manuscrit de Bruxelles, et par la princesse doña Juana

(1) Voy. p. 168.

(2) Voy. pp. 18 et 41.

elle-même (1). Il nous suffira de citer la lettre du 15 septembre 1558, où, exprimant au secrétaire Vazquez les inquiétudes que causait l'état de l'Empereur à ceux qui l'entouraient, il lui dit, avec un accent de dévouement qui part de l'âme : « Si, en donnant notre sang, » nous pouvions aider au rétablissement de S. M., » nous le donnerions avec plaisir (2).

Charles-Quint, à la veille de mourir, montra encore toute la confiance qu'il avait en Quijada : ce fut lui qu'il chargea de transmettre au roi son fils ses dernières volontés et ses pensées les plus intimes. Il avait voulu, dès le mois d'août 1557, fixer son sort d'une manière convenable; il avait, dans cette vue, fait demander à Valladolid de quels avantages avaient joui le marquis de Denia, comme majordome de la feue reine, Marie de Portugal, et celui qui avait rempli la même charge auprès de la reine de Bohême, lorsqu'elle était en Espagne; il avait désiré connaître aussi le traitement qui était accordé à don Garcia de Tolède, majordome de la princesse doña Juana, et aux majordomes du roi (3) : ces renseignements lui étant parvenus, il en avait écrit à son fils (4). Mais il n'avait pas reçu encore la résolution de Philippe II, au moment où il s'occupa de la rédaction de son codicille :

(1) Voy. p. 421.

(2) Voy. p. 368.

(3) Lettre de Gaztelú à Vazquez, du 24 août 1557, qui sera insérée au tome II.

(4) Voy. pp. 172 et 231.

dans cet acte, il ordonna que le traitement annuel que le roi aurait déterminé pour Quijada, lui fût payé, sa vie durant, à titre de pension, à partir du 1^{er} juin 1557, et, de plus, il le gratifia de 2,000 ducats ou 750,000 maravédís (1).

Je me suis étendu si longuement sur ce personnage, à cause du rôle considérable qu'il joue dans l'histoire des deux dernières années de la vie de Charles-Quint, et du grand nombre de documents qui figurent sous son nom dans ce recueil.

Martin de Gaztelú était un des employés (*oficiales*) de Francisco de Eraso, lequel avait rempli, auprès de la personne de l'Empereur, depuis la mort du grand commandeur Covos, les fonctions de principal secrétaire d'État pour les affaires d'Espagne, et que, lors de son abdication, il avait particulièrement recommandé à son fils (2). Aussi Philippe II le continua-t-il dans cette charge. L'Empereur, qui avait quelquefois travaillé avec Gaztelú, durant les absences d'Eraso, le désigna, à son départ des Pays-Bas, pour l'accompagner et le servir en qualité de secrétaire (3).

(1) Voy. SANDOVAL, *Historia de Carlos V*, t. II, p. 664.

(2) La Roca, *Epítome de la vida y hechos de Carlos V*, p. 242, raconte que l'Empereur, après la cérémonie de son abdication à Bruxelles, le 25 octobre 1555, dit à son fils, en lui montrant Eraso: *Quantó os he dado este dia, no es tanto como daros este criado* (tout ce que je vous ai donné en ce jour n'égale pas le don que je vous fais, en vous donnant ce serviteur).

(3) Voy. pp. 2 et 3.

Des cent une lettres de Quijada, soixante-dix-neuf sont adressées à Juan Vazquez de Molina, secrétaire d'État de Castille auprès de la gouvernante des royaumes d'Espagne, doña Juana, fille de Charles-Quint; huit à doña Juana elle-même; sept à Philippe II; quatre à Francisco de Eraso; et trois à l'Empereur.

Les cinquante-sept lettres de Gaztelú s'adressent toutes au secrétaire Juan Vazquez. Ces lettres de Quijada et de Gaztelú, dans lesquelles il n'y a que peu de lacunes, sont comme une sorte de journal de la vie de Charles-Quint, depuis son débarquement à Laredo jusqu'à sa mort : elles forment incontestablement, par ce motif, la partie la plus importante de notre recueil.

En sa qualité de majordome, Quijada s'occupe surtout de la personne de son maître, de l'état de sa santé, de son sommeil, de son appétit, de son régime alimentaire, des remèdes employés par lui quand il se sentait indisposé, et qui n'étaient pas toujours ceux qu'indiquait son médecin, en un mot, des circonstances de sa vie tout à fait privée. Mais là ne se bornent pas les renseignements que Quijada nous fournit : il nous dit aussi les visites qui étaient faites à l'Empereur, les audiences qu'il donnait, ses impressions sur les affaires du temps, et une foule d'autres choses intéressantes, car l'Empereur ne faisait presque rien sans l'avis ou à l'insu de son majordome (1). C'est à ce der-

(1) Voy. p. 492.

nier aussi que nous devons tous les détails postérieurs à la mort de Charles-Quint.

La correspondance de Gaztelú a beaucoup d'analogie avec celle de Quijada; et elle y supplée quelquefois, bien que Gaztelú ne fût pas en position d'entrer dans les mêmes particularités sur la vie intérieure du monarque; en revanche, il s'étend davantage sur les affaires dont l'Empereur se mêlait, ou dont la cour de Valladolid lui donnait communication. On voit, du reste, que le secrétaire et le majordome de Charles-Quint vivaient entre eux dans la meilleure intelligence.

Dans une de ses lettres, celle du 3 mai 1558 (1), Gaztelú mande au secrétaire Vazquez que l'Empereur, vu l'acceptation faite par les Électeurs de sa renonciation à l'Empire, a ordonné qu'on gravât pour lui de nouveaux sceaux, sans couronne, ni aigle, ni toison, ni autre chose, et selon le dessin qu'il envoie. Il m'a paru curieux de connaître ce sceau dont Charles-Quint voulut se servir comme *personne privée*; ainsi qu'il le disait lui-même à Vazquez quelques jours après (2). J'en ai écrit à D. Manuel Garcia, qui n'a pas trouvé le dessin annoncé par la lettre du 3 mai, mais qui a eu la bonté de me faire parvenir copie du cachet apposé sur une des dernières lettres originales envoyées par l'Empereur à Valladolid (3). Ce cachet a la forme et la

(1) Page 292.

(2) Le 25 mai. Voy. p. 296.

(3) Elle est du 27 août 1558.

dimension d'une pièce de cinq francs : il contient, dans un écu destitué d'ornements, les armes d'Espagne écartelées avec celles de Bourgogne.

Les lettres du docteur Corneille-Henri Mathys, de Bruges, qui suivit Charles-Quint en Espagne, et lui donna ses soins jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir, sont au nombre de vingt-six. Indépendamment des indications qu'elles contiennent sur les dernières maladies de l'Empereur, elles pourront être consultées avec quelque fruit pour l'histoire de l'art médical. Les documents de ce genre sont aussi précieux que rares.

Il y a dix-sept lettres de Charles-Quint, savoir : dix à la princesse doña Juana, cinq au secrétaire Vazquez, une à la reine Marie de Hongrie, et la dernière à Philippe II.

Il y en a neuf de Vazquez et deux de doña Juana à l'Empereur.

La correspondance de l'Empereur avec la princesse sa fille et le secrétaire Vazquez roulé principalement : sur les négociations qui furent entamées avec la cour de Lisbonne, afin que la princesse Marie de Portugal vint en Castille auprès de la reine Éléonore, sa mère; sur celles qui eurent lieu avec le duc de Vendôme, au sujet de la Navarre; sur le châtement à infliger aux officiers de la maison de contractation de Séville, coupables, aux yeux de Charles-Quint, de n'avoir pas réservé, pour le service du roi, tout l'argent venu des Indes; sur la punition des luthériens qui furent arrêtés à Valladolid, à Zamóra et en d'autres lieux de la Castille, au mois d'a-

vril 1558 ; sur les affaires d'Italie et des Pays-Bas. Plusieurs des lettres de l'Empereur ont aussi pour objet d'exciter le zèle de la princesse et de son secrétaire, afin que les secours les plus prompts et les plus efficaces soient envoyés au roi contre les Français. Dans une de celles qu'il écrit à Vazquez, il recommande que des précautions soient prises, en cas de mort de Florian d'Ocampo et de Sepulveda, pour que les chroniques composées par eux soient recueillies avec soin et livrées à l'impression (1) : on aime à voir l'auguste cénobite s'occuper encore, à Yuste, des intérêts des lettres, qu'il n'avait cessé de favoriser et d'honorer, lorsqu'il exerçait le pouvoir suprême.

Nous avons à mentionner ensuite quatre lettres de D. Sancho de Cordova, envoyé par Charles-Quint à Lisbonne. Les deux premières, adressées à l'Empereur (2), contiennent des détails curieux sur les difficultés que cet ambassadeur éprouva dans sa négociation, surtout de la part de la princesse Marie, qui en voulait beaucoup à son oncle et à son cousin, de ce que le mariage projeté entre elle et le roi n'avait pas reçu d'exécution. Dans les autres, écrites au secrétaire Vazquez et à la princesse doña Juana (3), D. Sancho de Cordova rend compte de ce qui s'est passé, à Badajoz, entre les deux reines, Éléonore et Marie, et la princesse

(1) Page 510.

(2) Pages 199 et 205.

(3) Pages 260 et 264.

de Portugal; des instances qu'elles lui ont faites pour l'engager à résider en Castille auprès de sa mère, et de son refus.

Sur cette négociation de Portugal, le second volume renfermera de nouveaux et d'importants documents.

Trois lettres de la reine de Hongrie à Philippe II font partie de notre recueil, et n'en sont pas les pièces les moins intéressantes.

Charles-Quint, lorsqu'il transmit à son fils la souveraineté des Pays-Bas, fit de vives instances auprès de la reine, pour qu'elle consentit à demeurer à la tête du gouvernement de ces provinces, qu'elle avait régies avec gloire pendant vingt-cinq années, au milieu des plus grands embarras et des circonstances les plus périlleuses: mais cette princesse s'y refusa d'une manière absolue. Elle rappela à son frère que, à différentes époques, elle lui avait demandé d'être déchargée d'un fardeau qui excédait ses forces, et qu'elle en avait reçu de lui la promesse formelle dès l'année 1540; elle alléguait, en outre, le vœu qu'elle avait fait à Dieu de se consacrer désormais à lui. A ces raisons elle en ajouta d'autres qui montrèrent qu'elle s'attendait à plus d'un changement sous le nouveau règne: « Combien, lui disait-elle, que
» porte l'amour et affection au roy, monseigneur vostre
» filz, si entière que, en chose qui fust de ma capacité, ne désirerois moins luy faire service, que ay
» fait à Vostre Majesté, si peult icelle considérer s'il
» ne seroit dur à personne comme moy; après avoir
» servi Vostre Majesté jusques au bout, en mes vieux

» jours songer de apprendre et recommencer mon
» A B C : car il me semble convenable à une femme
» de cinquante ans, après en avoir servy plus de vingt-
» quatre, *se contenter, pour le reste de sa vie, d'un*
» *Dieu, et d'un maistre* (1). » Charles-Quint n'insista
pas davantage, quelque peine que lui causât la résolu-
tion de sa sœur (2).

Pendant le temps qu'elle passa encore aux Pays-Bas,
Marie de Hongrie, pour se conformer au désir du roi,
prit une certaine part aux affaires, mais par manière
de conseils et d'avis seulement (3). En 1558, Phi-

(1) *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, t. IV, pp. 469-480.

(2) Granvelle écrivait, de Bruxelles, le 28 mai 1556, à la reine, qui était alors dans son domaine de Turnhout, au sujet du dessein de Philippe II de partir pour l'Angleterre, et de se rendre de là en Espagne : « Je ne veux céler à Vostre Majesté, soubz la confiance et la conjuration qu'elle m'a fait, en parlant le roi de combien ces pays demeureront aseullez. Sa Majesté Impériale vint à dire : *Et qui pourroit persuader à icelle qu'elle voulût demeurer par deçà aux affaires, ce seroit un grand bien*; mais je luy respondis que le tenoye impossible, selon ce que j'avoie cogneu de la résolution de V. M.; fondée sur le besoing et nécessité, et les raisons qu'il savoit, m'eslargissant pour luy supplier de non mettre icelle en la peine de refus que je doubtoye, V. M. feroit encoires, contre sa volonté. Sadicte Majesté me respondit qu'il n'en presseroit plus V. M., puisqu'elle luy avoit donné ses raisons, et qu'il tenoit V. M. ne se laisseroit persuader. » (*Archives du royaume, Collection de documents historiques*, t. X, fol. 97 v°.)

(3) La reine s'était rendue dans sa terre de Turnhout, au printemps de 1556 : Philippe II lui écrivit coup sur coup, pour la prier de hâter son retour à Bruxelles. Elle lui répondit, le 21 mai, que, quoique le règlement de ses affaires privées exigeât encore un mois ou six semaines, elle tâcherait de les terminer en quinze jours,

lippe II tenta d'obtenir d'elle une concession qu'elle avait refusée à l'Empereur, malgré tout le respect et le dévouement dont elle était pénétrée pour son frère. De puissantes raisons politiques, d'accord avec ses inclinations, le sollicitaient de revenir en Espagne; et il ne pouvait cependant quitter les Pays-Bas, sans les exposer aux plus grands dangers, dans la situation critique où ils se trouvaient. Les Français, qui avaient ouvert la campagne par la prise de Calais et de Guines, venaient de s'emparer de Thionville; ils avaient envahi la West-Flandre. A la vérité, le comte d'Egmont les avait arrêtés et battus à Gravelines; mais, pour retirer de cette victoire les fruits qu'elle promettait, il fallait de nouveaux efforts, de nouveaux sacrifices de la part des peuples, qui étaient accablés d'impôts, et que des guerres sans fin avaient ruinés : or, le duc Emmanuel-Philibert de Savoie, que le roi avait donné pour successeur à sa tante, ne lui paraissait pas, quoique doué de grandes qualités, avoir, sur les divers ordres des états, l'autorité qu'exigeait une charge si difficile; ce prince, d'ailleurs, demandait lui-même d'être remplacé. Philippe donc écrivit de sa main à la reine, pour qu'elle voulût se charger de nouveau d'un gouvernement qu'elle avait dirigé avec tant d'habileté : fray Bartolomé de

-
- en déans lequel temps, ajoutait-elle, il me semble que mon absence
 - ne peult faire grand faute aux affaires, si ainsi en dois parler,
 - puisqu'il vous plaist que, jusques à nostre partement, je m'en
 - entremesle, etc. • (Archives du royaume, *Collection de documents historiques*, t. X, fol. 87.)

Carranza, qu'il venait de nommer archevêque de Tolède, partait pour l'Espagne; il donna l'ordre à ce prélat de voir la reine, et de lui faire à cette fin les représentations les plus fortes.

Marie de Hongrie, à la réception de la lettre de son neveu, s'empressa de la communiquer à l'Empereur, en le priant de l'excuser auprès du roi (1). Elle répondit dans le même sens à l'archevêque de Tolède (2).

Philippe II avait aussi écrit à son père, et il lui avait envoyé Garcilaso de la Vega (3), afin de l'engager à user de toute l'influence qu'il avait sur la reine. L'Empereur y était d'autant moins disposé que, depuis son arrivée en Espagne, il avait essayé plusieurs fois, directement et indirectement, de la faire changer de résolution, sans pouvoir rien gagner sur elle (4).

Quijada, cependant, parvint à l'y déterminer, et, le 27 août, l'Empereur remit à Garcilaso des lettres pour la reine et pour la princesse gouvernante. Nous n'avons pas sa lettre à la reine; peut-être nous parviendra-t-elle avec les documents que nous attendons encore de Simancas; mais nous avons trouvé, dans un manuscrit (5) de la bibliothèque de l'Académie royale

(1) Sa lettre à l'Empereur est du 11 août 1558. J'en ai trouvé une copie dans la bibliothèque de l'Académie royale d'histoire, à Madrid, manuscrit intitulé : *Libro de cosas curiosas de en tiempo del emperador Carlos V y el rey don Phelipe II nuestro señor, escrito por Antonio de Cerceda, para el mismo*, fol. 11.

(2) Voy. p. 525.

(3) Voy. p. 517.

(4) Voy. p. 572.

(5) Celui qui est cité à la note 1^{re} de cette page.

d'histoire, à Madrid; celle qu'il adressa à la princesse, et elle est conçue dans les termes les plus pressants :
« Remontrez à la reine; — dit Charles-Quint à sa
» fille, — qu'elle ne doit pas permettre que, de notre
» temps, notre maison subisse un affront et une décon-
» sidération tels qu'elle les subirait, si l'honneur et
» le patrimoine que nous ont légués nos aïeux, que
» nous avons conservés jusqu'ici, et pour lesquels elle-
» même a essayé tant et de si grandes fatigues, ve-
» naient à se perdre, avec infamie pour nous et pour le
» roi, qui est son fils aussi bien que le mien. Dites-lui
» que j'ai cette confiance dans sa bonté, ainsi que dans
» l'amour et l'affection que toujours elle me montra, et
» qu'elle a de même montrés au roi, que, nonobstant ce
» qui s'est passé là-dessus, soit entre elle et moi, soit
» avec d'autres personnes, et voyant clairement le danger
» qui menace notre maison, elle se déterminera, post-
» posant toute autre considération, à aller aux Pays-
» Bas pour le prévenir. C'est le plus notable service
» qu'elle puisse rendre à Dieu, comme le plus grand
» bien qu'elle puisse faire à tous, et à notre maison en
» particulier, et dont le roi et moi nous lui aurons le
» plus d'obligation. Certifiez-lui, d'ailleurs, que, si
» j'avais la santé et les forces nécessaires, je ne lui
» donnerais pas cette peine, mais que je la prendrais
» bien volontiers moi-même.... (1). » Dans un post-

(1) « Que no permita que en nuestro tiempo se siga á nuestra casa tan grande affrenta y desautoridad como sería, perdiéndose la honrra y patrimonio que heredámos de nuestros padres y passados y

scriptum de sa main, l'Empereur insistait pour que sa fille fit bien sentir à la reine « que la perte, le déshonneur et la ruine du roi et de leur maison, comme les » moyens d'y remédier, dépendaient d'elle (1). »

Marie de Hongrie, après son entretien avec l'archevêque de Tolède, avait écrit au roi, son neveu, une lettre où elle lui exposait longuement les motifs qui ne lui permettaient pas de revenir sur ses déterminations antérieures (2). Le message de l'Empereur, apporté par Garcilaso, et amplifié par la princesse doña Juana, la mit dans une étrange perplexité : d'un côté, la tendresse et la vénération qu'elle professait pour l'Empereur, l'habitude qu'elle avait contractée de lui obéir en tout, cet appel qui était fait à ses sentiments de sœur, de tante, de princesse du sang d'Autriche, ces conséquen-

hemos conservado, sobre que ella a padecido tantos y tan grandes trabajos, y que se viniessa agora á perder con tanta infamia nuestra y del rey, que tan su hijo es como mio, y que yo estoy tan confiado en su bondad, y el grande amor y afficion que siempre me tuvo, y a mostrado al rey, y á sus cosas, que sin embargo de lo que sobre esto ha passado entre ella y mí, y por terceras personas, que viendo á la clara tan gran pérdida como se apareja, lo pospondrá todo, y se disporná á yr, para escusarlo, porque será el mayor servicio que á Dios, y bien que á todos y á nuestra casa podra hazer, y en que mas obligará al rey y á mí : certificandole que, si yo me hallara con salud y fuerzas para ello, no le diera este trabajo, sino que holgara de tomarle de muy buena gana..... » (*Manuscrit cité*, fol. 9.)

(1) «..... Que la perdicion, desonrra y ruina del rey mi hijo y de nuestra casa, ó el remedio dello, depende della..... » (*Ibid.*)

(2) Lettre du 7 septembre 1558, pp. 541-552.

En comparant cette lettre avec les documents qui la précèdent et

ces funestes à la grandeur de sa maison, autant qu'à l'intérêt de la monarchie, qu'on lui représentait comme devant être celles de son refus, et dont on la rendait responsable, troublaient son esprit, ébranlaient sa résolution : de l'autre, sa conscience lui défendait de violer l'engagement qu'elle avait pris envers Dieu de rester désormais étrangère aux affaires publiques; et puis son âge, le mauvais état de sa santé, la conviction qu'elle ne pourrait rien pour le rétablissement des affaires aux Pays-Bas, étaient encore autant de motifs qui la détournaient d'acquiescer à ce qu'on désirait d'elle (1).

Pressée par tant de sollicitations et d'instances, Marie prit un parti qui ne répondait qu'imparfaitement aux intentions du roi, mais qui n'en était pas moins un sacrifice de sa part. Elle fit savoir à l'Empereur qu'elle se rendrait aux Pays-Bas, à trois conditions, dont l'accomplissement devrait lui être au préalable garanti : la première était qu'elle ne s'y mêlerait du gouvernement en aucune manière (2); la deuxième, qu'elle n'y resterait pas plus longtemps que le roi lui-même, et qu'elle reviendrait en Espagne avec

la suivent, on voit qu'elle dut être écrite plusieurs jours avant la date qu'elle porte et qui lui fut donnée après coup, l'occasion ayant manqué à la reine pour l'expédier immédiatement. (Voy. p. 337.) Cette observation explique l'apparente contradiction qu'il y a entre son contenu, et le parti que la reine avait pris déjà le 7 septembre. (Voy. pp. 358-360.)

(1) Lettre de la reine à Philippe II, du 9 septembre, pp. 356-359.

(2) Voy., p. 419, note 1, l'observation du secrétaire Vazquez à ce sujet.

lui; la dernière, que la princesse doña Juana lui fournirait l'argent nécessaire pour soutenir la guerre dans ces provinces pendant l'année courante et celle qui suivrait. Elle n'entendait, du reste, ni pendant la route, ni durant le temps qu'elle passerait aux Pays-Bas, faire aucun changement dans son train de maison, ni dans sa manière de vivre (1).

Charles-Quint, ayant été atteint, sur ces entrefaites, de la maladie qui le conduisit au tombeau, ne put se prononcer sur les trois conditions auxquelles la reine subordonnait son départ. Marie écrivit à son neveu que, dans la persuasion où elle était qu'elles seraient acceptées par lui, — car elle était bien résolue à ne pas s'en désister, — elle allait faire ses dispositions pour se mettre en route (2). L'Empereur était mort dans cet intervalle, et la maladie de cœur dont la reine souffrait depuis longtemps s'était aggravée par le chagrin que lui avait causé la perte de son frère; elle avait eu, en moins de huit jours, deux attaques d'une violence telle qu'on avait craint pour sa vie (3). C'est dans cette situation qu'elle avait annoncé son prochain départ au roi. Mais son dévouement lui faisait trop présumer de ses forces. Quelques jours après, la fièvre la prit, et résista aux remèdes qu'on employa pour la combattre. Dans la nuit du 17 au 18 octobre cepen-

(1) Voy. pp. 558-559 et 418.

(2) Lettre du 8 octobre, p. 418.

(3) Voy. p. 418 et 436.

dant, une réaction salutaire se manifesta; le soulagement qu'éprouva la malade fut même assez grand pour que les médecins la déclarassent hors de danger. Le 18, un peu avant midi, elle se fit donner un bouillon. Elle l'achevait à peine, lorsqu'elle ressentit du frisson, accompagné de fièvre. Le mal fit des progrès si rapides, qu'à quatre heures de l'après-midi elle n'avait plus de pouls. A six heures, on lui administra l'extrême-onction. A huit heures et demie, elle avait cessé de vivre (1).

Cette tentative de 1558 pour déterminer Marie de Hongrie à retourner aux Pays-Bas, et à les régir de nouveau; les négociations auxquelles elle donna lieu; les difficultés que fit d'abord la reine; les conditions qu'elle mit ensuite à son voyage, et qui devaient faire d'elle, non une régente, comme l'entendait Philippe II, mais une simple conseillère; la maladie dont elle fut atteinte au moment où elle s'occupait des préparatifs de son départ; les circonstances qui précédèrent sa mort: tout cela était resté ignoré de nos historiens; M. Th. Juste lui-même, à qui nous devons une excellente notice sur l'illustre sœur de Charles-Quint (2), n'en avait pas eu connaissance. Les documents qui sont mis ici en lumière serviront à combler cette lacune dans nos annales.

(1) Pages 458 et 459.

(2) *Marie de Hongrie, gouvernante générale des Pays-Bas, 1531-1558*, dans le tome XVII de la *Revue nationale de Belgique*, pp. 13-29.

Les autres lettres que contient ce recueil sont écrites par Julian de Oreytia, *contador*, ou payeur de l'armée (p. 1); fray Juan de Ortega, religieux hiéronymite, ancien prieur et général de son ordre, et que Charles-Quint avait commis pour diriger les constructions qu'il faisait élever à Yuste (p. 4); Jean de Poupet, seigneur de la Chaulx, sommelier de corps de l'Empereur (pp. 14 et 55); fray Melchor de Pié de Concha, autre religieux hiéronymite, qui fut chargé de la fabrication du vin de séné dont l'Empereur faisait un assez fréquent usage (p. 20); l'évêque de Palencia, don Pedro Gasca, qui accompagna les deux reines douairières, Éléonore de France et Marie de Hongrie, lors de la visite qu'elles firent à leur frère, au monastère de Yuste, et qui était auprès de la reine de Hongrie, quand elle rendit le dernier soupir (pp. 182 et 436); la reine Éléonore (p. 207); fray Bartolomé de Carranza, archevêque de Tolède (p. 389); D. Luis de Ávila y Zúñiga, grand commandeur d'Alcántara, auteur des commentaires sur les campagnes de Charles-Quint en Allemagne, en 1546 et 1547 (p. 396); le comte d'Oropesa, don Fernando Alvarez de Tolède, chez qui l'Empereur s'était établi à Jarandilla, en attendant que les bâtiments de Yuste fussent disposés pour le recevoir (p. 397); le licencié Arceo, qui, peu après l'arrivée des deux reines en Espagne, fut, par ordre du roi, attaché à leur service (p. 442). Toutes ces lettres traitent de sujets ou d'événements déjà mentionnés dans celles dont nous avons succinctement rappelé l'objet.

Si nous ajoutons la liste des serviteurs retenus par

(L)

Charles-Quint (1), lorsqu'il entra dans le monastère (p. 111), l'acte du dépôt du corps de l'Empereur (p. 398),

(1) J'ai fait, page 111, note 1, l'observation que, dans la *Historia de Carlos V*, de Sandoval, les noms des serviteurs de l'Empereur, qui restèrent avec lui, après son entrée au monastère de Yuste, étaient pour la plupart défigurés, et que je n'avais pas les éléments nécessaires pour les rectifier.

Depuis, j'ai reçu de M. l'archiviste de Simancas une copie, faite sur l'original, de la liste nominative que l'Empereur annexa à son codicille. Au moyen de cette pièce, comparée avec l'état de la maison de Charles-Quint en juin 1556, dont copie m'a été également envoyée par D. Manuel Garcia, et avec la relation de l'hieronymite anonyme trouvée à Bruxelles, je suis en état aujourd'hui de présenter une liste, que je crois exacte et complète, des derniers serviteurs de l'Empereur. La voici :

1. Luis Mendez Quijada, *majordome*.
2. Martin de Gaztelú, *secrétaire*.
3. Corneille-Henri Mathys, *médecin*.
4. George Nepotis, d'abord *aumônier* et ensuite *chapelain*.
5. Frère Jean de Hallis, religieux de l'ordre de Saint-François, chargé de *confesser* les gens de la maison et de leur *administrer les sacrements*.
6. Guyon de Moron, *maître de la garde-robe*.
7. Guillaume Van Male, *aide de chambre*.
8. Charles Prévost, *id.*
9. Ogier Bodart, *id.*
10. Mathieu Routart, *id.*
11. Jean Sterck, *aide du garde-joyaux*.
12. Guillaume Wyckersloot, *barbier de la chambre*.
13. Nicolas Bénigne, *id.* *id.*
14. Dierick Tack, *id.* *id.*
15. Gabriel de Suert, *id.* *id.*
16. Pierre Van Overstraeten, *pharmacien*.
17. Pierre Guilet, *aide-pharmacien*.
18. François Mingal, *fourrier*.

et l'état des gratifications proposées pour les religieux qui avaient servi le monarque défunt (p. 424), on aura

19. Martin Balliot, *aide-fourrier*.
20. Giovanni Torriano, *horloger*.
21. Jean Valin, *id.*
22. George de Diana, *serviteur de Torriano*.
23. André Pletinckx, *panetier*.
24. Pierre Van Woerspote, *aide-panetier*.
25. Corneille de Bugnon, *chargé de la cave*.
26. Aubert Crespel, *son aide*.
27. Nicolas de Mornay, *chargé de la saucerie*.
28. N. de Chasteau, *son aide*.
29. Henri Van Hoffstadt, *chef du garde-manger*.
30. Gilles Boturle, *son aide*.
31. Juan Gaetan, *contrôleur du garde-manger et chargé de faire la cire, en cas de besoin*.
32. Adrien Sgradel, *cuisinier*.
33. Henri de la Porte, *id.*
34. Gerónimo de España, *garçon de cuisine*.
35. Antoine Flahaut, *id.*
36. Corneille Gotteman, *pâtissier*.
37. Cristoval Perez, *boulangier*.
38. Martin Harck, *allemand, id.*
39. Henri Vander Duysen, *brasseur*.
40. Franz Imbrechts, *tonnelier*.
41. Pascual Gomez, *jardinier*.
42. Juan Ballestero, *chasseur*.
43. Hans Fayt, *chargé du poulailler*.
44. Martin Muñoz, *portier*.
45. Juan Rodriguez, *laquais*.
46. Diego Alonso, *id.*
47. Antoine Solaiges, *id.*
48. Martin de Soto, *écrivain en l'office de fray Lorenzo del Losar*.
49. Hippolyta Reynier, *lavandière de corps*.
50. Isabeau Pletinckx, *lavandière de bouche*.

une énumération complète des documents qui sont rassemblés dans ce premier volume.

VIII.

Un fait sur lequel on interrogera sans doute avec curiosité notre recueil, est celui qu'ont raconté plusieurs historiens, entre lesquels il faut citer Robertson, pour la réputation dont il jouit et les détails fantastiques dans lesquels il est entré; à savoir : que Charles-Quint fit célébrer ses obsèques de son vivant, et qu'il y assista.

Déjà, à différentes reprises, je me suis occupé de ce point controversé de l'histoire du grand Empereur.

Il y aura bientôt dix ans, je fis connaître à l'Académie l'opinion de D. Tomás Gonzalez, entièrement opposée au récit de Robertson, opinion qui était partagée non-seulement par le conservateur actuel des archives de Castille, D. Manuel Garcia, mais encore par don Pascual de Gayangos, professeur à l'université de Madrid, et le colonel, aujourd'hui brigadier au corps royal des ingénieurs, D. José Aparici y Garcia, lesquels, dans le temps même que j'étais à Simancas, avaient parcouru soigneusement tous les papiers des archives relatifs à la retraite de Charles-Quint. Je donnai aussi connaissance à la compagnie du texte du manuscrit de Madrid, que j'ai rapporté au § III. Ma conclusion fut telle que je pouvais la formuler alors : je dis qu'il était raisonnable d'admettre, au moins jusqu'à preuve contraire, que l'Empereur eut l'inten-

tion de faire faire des obsèques pour lui, mais qu'il n'y donna pas suite (1).

Quand M. Bakhuizen Vanden Brink présenta à la Commission royale d'histoire l'analyse du manuscrit qu'il venait de découvrir dans les archives de la cour féodale de Brabant, je fis remarquer à la Commission que le religieux de Yuste, auteur de ce manuscrit, racontait la célébration des obsèques de Charles-Quint, comme ayant eu lieu en la présence de l'Empereur, et j'ajoutai « que ce fait était accompagné, dans son » récit, de circonstances qui lui donnaient une grande » autorité (2). »

Quelque temps après, je reçus des lettres de MM. Garcia et Aparici, à qui j'avais envoyé la notice de M. Bakhuizen. L'un et l'autre me certifiaient de nouveau qu'aucun des nombreux documents conservés aux archives de Simancas ne contenait le moindre indice d'obsèques que l'Empereur aurait fait célébrer de son vivant : D. Manuel Garcia me transmettait, en même temps, le *fac-simile* de la lettre autographe du docteur Mathys qu'on trouvera dans ce volume (3). Je fis part à la Commission d'histoire de la communication de MM. Garcia et Aparici, et, en présence du démenti qu'elle semblait donner au récit de l'historien

(1) Séance du 1^{er} mars 1845. Voy. les *Bulletins* de l'Académie, t. XII, 1^{re} partie, pp. 255-260.

(2) Séance du 2 août 1850. Voy. les *Bulletins* de la Commission, 2^e série, t. I, p. 40.

(3) Page 522.

nouvellement découvert, j'ajoutai : « La controverse » n'est donc pas épuisée sur ce point (1). »

Lorsque je tenais ce langage, je ne connaissais la relation du religieux de Yuste que par l'analyse de M. Bakhuizen; je ne connaissais pas du tout (j'en ai dit la cause) le récit du P. Sigüenza, et j'attendais encore de Simancas une partie des documents que j'avais demandés en 1844. Aujourd'hui, j'ai entre les mains le manuscrit de la cour féodale de Brabant; je possède une copie des chapitres XXXVIII et XXXIX de la *Historia de la órden de San Gerónimo*, grâce à l'obligeance de M. Mignet, qui a bien voulu les faire extraire, pour moi, de l'exemplaire de ce livre existant à la Bibliothèque Mazarine; on m'a envoyé de Simancas tous les éclaircissements que les archives peuvent fournir. Je crois donc devoir revenir sur une discussion dont l'opportunité ne saurait être contestée, eu égard aux publications qui ont eu lieu récemment, et à celles qui se préparent encore.

Le but que je me propose n'est pas, d'ailleurs, de faire prévaloir telle ou telle opinion, mais de mettre sous les yeux du public les divers éléments du débat, afin qu'il puisse former la sienne.

Je donnerai d'abord la traduction littérale du chapitre XXXIII du manuscrit de Bruxelles, intitulé : *Comment S. M. ordonna qu'on fît, à Yuste, les obsè-*

(1) Séance du 15 janvier 1851. Voy. les *Bulletins*, 2^e série, t. II, pp. 96-98.

ques de ses parents, et les siennes, et celles de l'impératrice, sa très-chère épouse :

« Il paraîtrait que Sa Majesté voulût pronostiquer sa mort, en ordonnant que les obsèques de ses parents, et les siennes, et celles de sa femme, fussent faites pendant sa vie, de manière à ce qu'il les vît célébrer et s'y trouvât présent. Étant donc un jour très-satisfait de sa santé et de la bonne disposition où il était, il fit appeler le père fray Juan Regla, son confesseur, et lui dit : « Fray Juan, il m'a paru à propos de faire faire » les obsèques et funérailles de mes parents, ainsi que » de l'impératrice, puisque en ce moment je me porte » bien et n'éprouve aucune douleur : que vous en » semble? » Le père confesseur lui répondit : « Sire, » ce sera très-bien fait, surtout si Votre Majesté peut y » assister, comme elle le désire : lorsque Votre Majesté » le voudra, elles se feront. » Sa Majesté repartit : « Alors, je serai charmé qu'elles se fassent dès de- » main, et que l'office soit célébré avec beaucoup de » lenteur et de solennité, et que l'on dise de nom- » breuses messes. Je veux aussi qu'il soit dit des » messes basses pour mes parents et pour l'impéra- » trice, outre celles qui ont lieu ordinairement. » Tout cela fut exécuté comme Sa Majesté l'avait ordonné, Sa Majesté assistant à tous les offices, près du grand autel, hors de son habitation. Les obsèques de ses parents et de sa femme étant achevées, il dit au père fray Juan Regla : « Je désirerais aussi faire faire mes propres » obsèques, et les voir, et y assister vivant : que vous » en semble? » Alors le bon fray Juan Regla s'atten-

drit beaucoup : il commença à pleurer, et ce fut d'une voix entrecoupée par ses larmes qu'il répondit comme il put : « Que Votre Majesté vive durant de longues » années, au plaisir de Dieu, comme nous le désirons, » et qu'elle ne veuille pas nous annoncer sa mort avant » le temps! » L'Empereur lui répliqua : « Ne croyez- » vous pas que ces obsèques me profiteront? » — « Elles vous profiteront sans doute, sire, parce que » toute bonne œuvre est profitable, quand elle est faite » convenablement. » — « Donnez donc des ordres, » dit Sa Majesté, pour que les obsèques se commen- » cent cette après-midi. » — Cela se fit ainsi. Un catafalque, entouré de flambeaux et de cierges en beaucoup plus grand nombre qu'aux services précédents, fut dressé dans la grande chapelle, et Sa Majesté voulut assister à la cérémonie avec les gens de sa maison, tous vêtus de deuil. Pour nous, les témoins de cette scène, ce fut un spectacle bien imposant et bien nouveau, que des funérailles faites ainsi pour un personnage qui vivait encore, et j'assure que le cœur nous fendait de voir qu'un homme voulût en quelque sorte s'enterrer vivant, et faire ses obsèques avant de mourir. Tous pleuraient, en se voyant ainsi vêtus de deuil. Que ceux qui négligent le soin de leur salut me le disent : n'est-ce pas là un exemple suffisant pour que chacun regarde comment il vit, et comment il doit mourir? car alors on a à peine le temps de régler et de faire ce qui serait nécessaire au salut de l'âme, ainsi que nous le voyons chaque jour. Mais remarquez ce que je dirai maintenant, et qui est bien digne d'atten-

tion. Cet office des obsèques de Sa Majesté étant achevé *le 31 août dans la matinée*, l'après-midi du même jour, il prit fantaisie à Sa Majesté de sortir, pour s'asseoir sur la place de son habitation qui regarde l'occident, et où sont l'horloge, ouvrage de Juanelo, et la fontaine d'une pièce (1). Étant là assis dans un fauteuil, il ordonna qu'on lui apportât le portrait de l'impératrice; après l'avoir un peu considéré, il se fit apporter le tableau de la Prière au jardin des Oliviers, qu'il regarda et contempla pendant un long espace de temps; il voulut enfin avoir le tableau du Jugement dernier: l'ayant regardé, il se tourna vers le médecin Mathys, et lui dit, le corps tout frissonnant: « Je me sens mal, docteur. » De là on le porta dans son lit, qu'il ne quitta plus que pour sa sépulture. De manière que, pour avoir regardé seulement le tableau du Jugement dernier représenté sur une toile, il retomba malade. Je demande ce qui serait arrivé, s'il s'était vu au Jugement véritable, comme il s'y vit depuis, le 21 septembre, à deux heures et demie de la nuit qu'il mourut, et à l'âge de 58 ans et sept mois, moins trois jours. O misérables que nous sommes, et à quel sommeil nous nous abandonnons, sans penser à ce qui doit indubitable-

(1) Dans le chapitre XII, l'auteur décrit ainsi cette place: « A l'occident, il y a une place, de la grandeur presque de tout l'édifice, en laquelle est une fontaine infiniment précieuse, parce qu'elle est toute d'une pièce..... Cette place, cette fontaine et tout l'édifice sont ornés d'une grande horloge que fit le fameux Juanelo. »

ment arriver, alors que nous sommes le moins sur nos gardes (1) ! »

Je supprime, dans les chapitres XXXVIII et XXXIX de Sigüenza, quelques amplifications inutiles. Voici ce qu'ils contiennent d'essentiel :

« La santé de l'Empereur s'était améliorée au monastère, et il éprouvait un grand soulagement de ses infirmités : ce qui le rendait très-joyeux..... Dans cette situation, son cœur et ses pensées s'élevèrent vers ce qui est plus stable et plus sûr, comme celui qu'aucun contre-poids ne retient à la terre; il appela son confesseur, et lui dit : « Fray Juan, je voudrais, à présent que je me trouve si dispos et si content, faire » faire les obsèques de mes parents et de l'impératrice, ma très-aimée et très-chère épouse; elles auraient lieu lentement, et j'y assisterais, puisque Dieu me donne la santé nécessaire pour cela. Qu'en pensez-vous? » — « C'est un dessein digne de Votre » Majesté, et une résolution pieuse et sainte, répondit le confesseur, que de rendre ces honneurs à des » morts auxquels tous nous avons tant d'obligation. La » chose aura lieu quand ce sera la volonté de Votre » Majesté, et le couvent s'en réjouira. » — « Alors, » que ce soit aussitôt, dit l'Empereur, et que, *dès demain lundi, après midi*, on commence. On dira les » vigiles pour mon père, et, le jour suivant, la messe. » Après, et successivement, on célébrera de même les

(1) Voy. le texte dans l'Appendice C.

» obsèques de ma mère et de l'impératrice : moyen-
» nant cela, je serai satisfait. » — La chose se fit
ainsi. Chaque jour, l'Empereur sortait avec un cierge
allumé, que portait devant lui un page; il assistait à tous
les offices, au pied de l'autel, avec une dévotion singu-
lière; lisant les prières, pendant tout le temps que l'of-
fice durait, dans des Heures assez communes et mal
reliées. Ces hommages pieux achevés, il fit de nou-
veau appeler son confesseur, et lui dit : « Ne vous sem-
» blerait-il pas à propos, fray Juan, puisque j'ai fait
» faire les obsèques de mes parents, que je fisse faire
» aussi les miennes, et que je fusse témoin de ce qui
» sitôt doit avoir lieu pour moi? » Ces paroles atten-
drirent fray Juan Regla; les larmes lui vinrent aux yeux,
et il répondit comme il put : « Que Votre Majesté vive
» de longues années, au plaisir de Dieu, et qu'elle
» veuille ne pas nous annoncer maintenant sa mort!
» Lorsqu'il plaira au Seigneur de l'appeler à lui, ceux
» de nous qui resteront ici payeront cette dette, et
» rempliront le devoir auquel ils sont tenus. » —
L'Empereur, dont l'esprit devait être agité de pensées
plus élevées, lui dit : « Ne trouvez-vous pas que cela
» me serait profitable? » — « Oui, sire, répondit
» fray Juan, et beaucoup : car les œuvres pieuses que
» fait quelqu'un pendant sa vie, ont plus de mérite et
» d'efficacité que celles qui ont lieu pour lui après sa
» mort, et plutôt au ciel que tous nous en fissions autant,
» et que nous eussions une si bonne pensée! » —
« Alors, que tout se prépare *pour l'après-midi*, et
» qu'on commence de suite. » — Cette détermination

prise, on dressa dans la grande chapelle un catafalque, aussi bien qu'on le put, et on l'entoura d'un nombre considérable de cierges. Toutes les personnes de la maison de S. M. assistèrent au service en habits de deuil, et le pieux monarque, aussi vêtu de deuil, vint, son cierge à la main, voir son enterrement et ses obsèques : il priait Dieu pour cette âme qui en avait reçu tant de faveurs dans cette vie, et lui demandait d'avoir pitié d'elle, quand elle arriverait au terme fatal. Ce fut un spectacle qui arracha à tous les assistants une infinité de larmes et de soupirs : ils n'auraient pas pleuré autant, s'ils eussent vu l'Empereur réellement mort, parce que quelquefois la crainte d'un malheur fait plus d'impression que le malheur même et ce qu'on en souffre. A la messe des obsèques, l'Empereur alla offrir son cierge entre les mains du prêtre, comme s'il eût remis son âme dans les mains de Dieu : c'était le symbole sous lequel la représentaient les anciens. Dans l'après-midi de ce jour, qui fut le 31 août, il manda son confesseur, et lui dit combien il était joyeux d'avoir célébré ses obsèques, et qu'il éprouvait dans l'âme une consolation dont les effets s'étendaient même au corps.....

» Le même jour, je ne sais par quelle impulsion et dans quel sentiment, il fit appeler le garde-joyaux, à qui il ordonna de lui remettre le portrait de l'impératrice. Il regarda un instant ce portrait, et dit ensuite au garde-joyaux : « Reprenez-le, et apportez-moi le » tableau de la Prière au jardin des Oliviers. » Il fut pendant longtemps à contempler celui-ci, et l'on put

remarquer sur son visage les pensées élevées qu'il avait dans l'âme. Il ordonna que le tableau fût remis à sa place, et dit : « Apportez-moi l'autre tableau, du » Jugement dernier. » Ici le temps de la contemplation fut plus considérable, et la méditation plus profonde, au point que le médecin Mathys lui fit observer qu'une suspension aussi prolongée des facultés de l'âme, qui gouvernent les opérations du corps, pouvait avoir de fâcheuses conséquences. Alors, se tournant vers le médecin, il lui dit, en frissonnant : « Je » me sens mal. » C'était le 31 août, à quatre heures de l'après-midi. Mathys lui prit le pouls, et le trouva un peu indisposé. On le transporta dans son lit; et, de ce moment-là, le mal ne fit que s'aggraver. D'où l'on peut inférer qu'il eut quelques indices du ciel, pour faire tout ce que nous avons dit..... (1). »

A côté des relations du religieux de Yuste et de fray José de Sigüenza, il convient de placer les détails que donne le comte de la Roca, ou plutôt, selon moi, le prieur fray Martin de Angulo. Déjà l'on a vu que la Roca confirmait le fait des obsèques; la scène de la terrasse est aussi racontée par lui, dans les termes suivants :

« Un jour (c'était apparemment par quelque impulsion mystérieuse), l'Empereur ordonna qu'on lui appor-

(1) Quoique ce récit de Sigüenza soit imprimé, l'extrême rareté du livre de l'historien hiéronymite m'engage à en reproduire le texte. On le trouvera dans l'Appendice D.

tât un portrait de l'impératrice : il le contempla quelques instants ; sans doute, il demandait à celle dont les traits y étaient représentés, qu'elle lui préparât une place dans le glorieux alcazar. Il le rendit ensuite, et demanda un tableau de la Prière dans le jardin des Oliviers : sa contemplation devant celui-ci fut encore plus profonde. Il voulut enfin qu'on lui donnât le Jugement dernier de Titien, où le peintre a rendu tous les effets (1) de l'espérance et de la crainte, et il en fut vivement impressionné. Il s'absorba même dans sa contemplation, au point que le médecin le supplia de ne pas permettre qu'une suspension aussi prolongée des facultés de l'âme lui devint funeste : soin inutile, car, au même moment, l'Empereur, se tournant vers le docteur, lui dit : « Je » me sens mal. » Le docteur lui prit le pouls, et lui trouva de la fièvre. C'était le 31 août..... (2). »

Voyons maintenant comment les circonstances qui précédèrent la dernière maladie de Charles-Quint sont rapportées dans notre recueil par le docteur Mathys, par Quijada, par Gaztelú, par la princesse doña Juana.

Le rapport de Mathys est particulièrement digne d'attention : « *Mardi passé, 30 août*, — écrit-il à la date » du 1^{er} septembre, — S. M. dina sur la terrasse, où la » réverbération du soleil était très-forte ; elle mangea » peu et avec peu d'appétit, ainsi qu'elle me le dit

(1) Le livre de la Roca porte *afectos* ; mais c'est *efectos* qu'on lit dans le manuscrit de Madrid.

(2) *Epitome de la vida y hechos de Carlos V*, p. 255.

» l'après-midi, à mon retour de Jarandilla, où j'étais
» allé, par son ordre, visiter le comte d'Oropesa, qui
» était indisposé. Pendant le repas, il lui vint un mal
» de tête qui ne la quitta point de toute la journée.
» Elle passa une mauvaise nuit, fut plus d'une heure
» et demie sans dormir, éprouva de la chaleur, et but.
» Le *mercredi matin*, elle se trouva plus soulagée,
» quoique la tête restât un peu pesante, et elle avait
» soif. Elle se leva, dina peu, et avec plus d'envie de
» boire que de manger. Vers les deux heures, elle
» éprouva quelque peu de froid, et s'endormit pen-
» dant une heure environ. A son réveil, le froid avait
» augmenté; il se manifestait dans les épaules, l'épine
» dorsale, les côtés, la tête, et il dura jusqu'à sept
» heures du soir : alors commença une fièvre, avec
» mal et chaleur à la tête, qui, jusqu'à *aujourd'hui*
» 1^{er} *septembre*, à six heures du matin, a été si forte
» que S. M. est presque tombée dans le délire. S. M.
» s'est levée et a mangé très-peu. La fièvre dure tou-
» jours, mais elle est moins violente.... (1). »

Quijada, aussi à la date du 1^{er} septembre, écrit à
doña Juana et au secrétaire Vazquez. Dans la première
lettre, il se borne à une information très-succincte :
« Votre Altesse, dit-il à la princesse gouvernante, ap-
» prendra, par la lettre ci-jointe du docteur, la nou-
» velle indisposition qui est survenue à S. M. depuis
» hier, à trois heures de l'après-midi, jusqu'au moment

(1) Page 522.

» (huit heures du soir) où j'écris la présente (1). » Il entre dans plus de détails avec le secrétaire Vazquez : « Vous verrez, lui mande-t-il, par une relation du docteur, l'accident qui est arrivé à S. M. depuis hier, à trois heures de l'après-midi, jusqu'à ce moment..... Le froid la saisit presque devant moi; mais il ne fut pas grand, quoiqu'elle tremblât tant soit peu. Il dura près de trois heures..... Je crains que cet accident ne soit venu *de ce que S. M. dina avant-hier sur une terrasse couverte* (2). Il faisait du soleil, et la réverbération en était là très-forte. S. M. resta sur cette terrasse jusqu'à quatre heures; elle la quitta avec un peu de mal de tête, et passa une mauvaise nuit. *Il peut donc être que ce froid et cette fièvre lui soient venus de là.* » Il ajoute, en post-scriptum, de sa main : « Je crois certainement que cette indisposition n'aura pas de suite, et qu'elle doit avoir pour cause ce que je dis ci-dessus. »

Gaztelú, qui écrit à Juan Vazquez à la même date du 1^{er} septembre, s'en réfère purement et simplement à la relation du docteur Mathys.

Enfin, la princesse doña Juana, rendant compte au roi, son frère, de la dernière maladie de l'Empereur, s'exprime en ces termes : « S. M. ressentit, vers le milieu du mois d'août, une attaque de goutte, qui

(1) Page 524.

(2) *Terrado cubierto*, porte le texte (p. 526). Il est à remarquer que Mathys dit simplement *el terrado*, et que la princesse doña Juana se sert du mot *mirador*.

» lui dura jusqu'au 24 de ce mois; sa santé fut bonne
» ensuite. Selon ce que le docteur Mathys, son médecin,
» et Luis Quijada écrivirent le 31, elle passa toute une
» après-midi sur une terrasse où donnait la réverbé-
» ration du soleil, et elle y fit collation : le jour sui-
» vant (*ils ne purent dire si ce fut par cette cause,*
» *ou par une autre*), elle ressentit un peu de froid,
» qui fut immédiatement suivi de fièvre avec mal de
» tête, etc. (1). »

Il est à remarquer que cette lettre est du 11 octobre, et ainsi postérieure de six semaines à l'événement : dans cet intervalle, la princesse avait probablement reçu d'autres renseignements encore, que ceux qui lui étaient venus de Mathys et de Quijada, sur la dernière maladie de son père; elle avait dû aussi recueillir tous les bruits qui avaient circulé à cette occasion.

On le voit : de même que les témoignages des trois écrivains de l'ordre de Saint-Jérôme concordent sur la célébration des obsèques; que tous trois aussi racontent, à peu près d'une manière identique, la scène qui précéda la dernière maladie de Charles-Quint, de même Mathys, Quijada, Gaztelú, la princesse *gobernadora*, sont d'accord dans le silence qu'ils gardent sur ces deux faits, comme ils le sont dans la cause toute différente à laquelle ils attribuent l'accès de fièvre dont fut saisi l'Empereur.

La précision, l'exactitude des détails donnés ou confirmés par Mathys, par Quijada, par Gaztelú, ne sau-

(1) Voy. p. 420.

rait certainement être mise en doute. Ils étaient là présents; ils rapportaient ou confirmaient ce qui s'était passé sous leurs yeux; ils écrivaient sous l'impression même des faits dont ils venaient d'être témoins, et leur véracité est à l'abri de toute suspicion.

Mais, de ce que ces détails doivent être considérés comme authentiques, en résulte-t-il qu'il faille reléguer au rang des fables les récits des hiéronymites, et n'y voir que les fruits d'imaginations portées à exagérer les idées religieuses qui préoccupèrent Charles-Quint à Yuste?

Tel n'est pas le sentiment de M. Stirling. Cet écrivain avait adopté la version de Sigüenza, même avant de connaître le manuscrit trouvé par M. Bakhuizen : comme on le pense bien, le témoignage du religieux de Yuste n'a pu que fortifier en lui sa première opinion. Il faut voir, dans *The cloister life*, les raisons sur lesquelles il l'appuie. Les principales sont : que Charles-Quint put très-bien concevoir l'idée de faire célébrer ses obsèques pour le salut de son âme; qu'il est aussi raisonnable, de la part d'un homme qui se trouve sur le bord de la tombe, de demander des cérémonies funèbres pour lui, que d'en ordonner pour les personnes qui ne sont plus de ce monde; qu'il n'y a nul motif de douter de la véracité de Sigüenza à l'égard d'un fait que les intérêts de son ordre ou de l'Église ne le forçaient pas d'altérer; que Sigüenza fit paraître son livre alors qu'il était prieur de l'Escorial et au service de Philippe II, prince fort attentif à tout ce qui s'écrivait sur son père; qu'il le publia avec l'au-

torisation du monarque, et dans un temps où plus d'un contemporain aurait pu le contredire. Quant à Quijada, Gaztelú et Mathys, M. Stirling pense que, s'ils se taisent sur les obsèques, c'est que le fait ne leur parut pas plus digne de remarque que d'autres exercices religieux auxquels l'auguste cénobite voulut prendre part : il fait observer qu'ils ne parlent pas davantage des services célébrés pour l'âme des parents de l'Empereur et pour celle de sa femme; enfin, que la plus grande inimitié régnait entre les hiéronymites et les officiers de la maison impériale, et que ceux-ci s'abstenaient de toutes communications avec les moines, à moins qu'ils ne pussent s'en dispenser (1).

M. Amédée Pichot, qui a examiné la question après M. Stirling, conclut de la même manière : « Nous ne saurions, dit-il, trouver aucune invraisemblance au projet attribué à Charles-Quint de recevoir, par anticipation, le bénéfice de ces prières mortuaires auxquelles sa foi religieuse attachait une vertu efficace. Nous croyons qu'en effet, il dut donner l'ordre de tout préparer en conséquence de cette intention, et qu'il assista à l'office célébré pour le salut de son âme (2). »

Dans le travail dont il a donné les prémices au *Journal des Savants*, M. Mignet n'est pas arrivé en-

(1) *The cloister life*, etc.; préface de la 3^e édition, pp. XIII-XVII.

(2) *Revue britannique*, livraison de juin 1853, pp. 792-796, édit. de Bruxelles.

core aux faits qui se passèrent à la fin du mois d'août 1558 (1); mais, si je suis bien informé, il rejette ceux que les écrivains hiéronymites nous ont transmis. L'opinion de cet éminent historien sera certainement d'un grand poids dans le débat.

Pour moi, après une étude attentive des documents, je trouve des motifs à peu près égaux de douter et de croire.

D'un côté, c'est un argument bien fort que la silence des officiers de l'Empereur. Il est très-vrai, comme le dit M. Stirling, qu'en général, ils ne s'occupent point des pratiques religieuses de leur maître; mais pourtant ils en parlent quelquefois. Ainsi, le 2 mars 1557, Quijada écrit que, le jour de Saint-Mathias, l'Empereur est allé à l'offrande au grand autel de l'église, sans qu'on ait eu besoin de le porter à bras (2). Gaztelú, le 28 mai suivant, fait savoir à Vazquez que, après s'être confessé l'avant-veille, l'Empereur a communie, la veille, à l'ermitage de Belen, situé à un trait d'arquebuse du monastère; après quoi, il a assisté à l'office tout entier dans l'église (3). Quijada, le 4 septembre, mande au secrétaire de la gouvernante que, ce jour-là, l'Empereur, en actions de grâces de la victoire de Saint-Quentin, a entendu une messe célé-

(1) La dernière livraison du *Journal des Savants*, parvenue à la Bibliothèque royale, est celle du mois de janvier 1854; elle contient le 6^e article de M. Mignet, qui s'arrête au mois d'avril 1558.

(2) Page 127.

(3) Page 155.

brée avec grande solennité; qu'il a été avec son confesseur, etc. (1). Comment ces serviteurs, ordinairement si ponctuels dans les informations qu'ils transmettaient à la cour de Valladolid, n'auraient-ils rien dit de cérémonies funèbres qui venaient de durer plusieurs jours; de celle surtout qui avait produit tant d'impression sur les assistants, qui, pour les moines eux-mêmes, avait été un *spectacle si imposant et si nouveau* (2), et dont ils avaient dû être les témoins, puisque l'Empereur avait voulu y paraître, entouré de tous les gens de sa maison?

Le silence de Quijada, de Mathys, de Gaztelú est plus étonnant encore sur les circonstances qui, au dire des hiéronymites, précédèrent immédiatement l'indisposition de Charles-Quint. Non-seulement ils ne parlent pas de cette scène où les écrivains de l'ordre de Saint-Jérôme font intervenir d'abord le garde-joyaux et ensuite le médecin Mathys lui-même; mais encore ils attribuent avec persistance l'indisposition de l'Empereur à l'action du soleil sur la terrasse où il s'était assis.

Ajoutons qu'il y a dans les relations des hiéronymites un détail évidemment inexact : c'est la date du *trente et un août* donnée à la messe des obsèques de l'Empereur et à la scène de la terrasse : la lettre du docteur Mathys, du 1^{er} septembre, confirmée par celle de Quijada du même jour, démontre que, le *trente et*

(1) Page 169.

(2) Voy. p. lvi.

un août, rien de semblable ne put avoir lieu (1).

Une autre inexactitude est à relever dans le récit de Sigüenza. Selon le prieur de l'Escorial, ce serait un dimanche que Charles-Quint aurait appelé son confesseur, fray Juan Regla, afin de le consulter sur les obsèques qu'il désirait faire faire pour ses parents et pour l'impératrice. Or, en 1558, les deux derniers dimanches du mois d'août tombèrent au 21 et au 28 : ce ne put être le 21 que l'Empereur annonça ses intentions à fray Juan Regla, car, ce jour-là, il n'aurait pas dit qu'il était « dispos et content; » — la goutte, qui l'avait repris vers le 10 août, ne le quitta que le 24 (2); — ce ne put pas être davantage le 28, puisque, du 29 au 30, il y eût eu impossibilité matérielle de faire célébrer des obsèques pour quatre personnes, dans l'ordre que Sigüenza assigne lui-même à ces cérémonies funèbres.

JUNTA DE ANDALUCÍA
Voilà, certes, des objections bien sérieuses.

D'un autre côté, l'on ne voit pas dans quel but, dans quel intérêt, les hiéronymites auraient inventé cette histoire des obsèques et de la scène de la terrasse, avec toutes les particularités dont ils l'accompagnent. Et ici je dois répéter, quant à la relation du moine de Yuste, trouvée parmi les papiers de la cour féodale de Brabant, qu'elle porte d'un bout à l'autre un cachet de simplicité et de vérité qui la rend digne

(1) Voy. pp. LXII-LXIV.

(2) Voy. p. 420.